



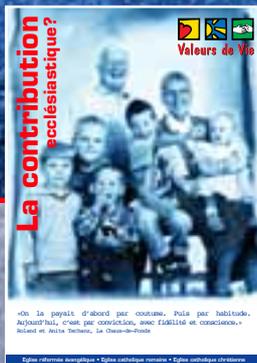
LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTOISE

Dossier Néolibéralisme et progrès social

Certes, la mondialisation, la concurrence extrême...
Mais devons-nous pour autant sacrifier notre dignité sur
l'autel de la performance et du rendement?



L'EREN sur RTN
Changement d'horaire
et voix nouvelles



Contribution
Indispensable!!!

offre du
COC

Page spéciale (4)



Retour vers le... Moyen-Age!

«Libéralisme» appartient à la même famille étymologique que «liberté», vient du latin «liber», et désignait à l'origine ce qui ne relevait pas de l'esclavage. Liberté: douce et noble notion, a priori, si l'on songe aux myriades d'êtres humains qui, au cours des millénaires écoulés, ont sacrifié leur vie, accepté de verser leur sang dans l'espoir qu'une fois, leurs descendants puissent jouir des droits les plus élémentaires - de pensée, de détermination - qu'elle induit.

«Sa sauvagerie salue, encourage sans scrupule la victoire de l'argent sur le travail, celle de l'avoir sur le savoir-faire»

Mais le concept de liberté ne s'arrête pas - ce serait trop beau! - à ce simple exercice d'un droit universellement légitime; il est infiniment plus complexe, voire retors, en ce sens qu'il désigne implicitement ce/ceux vis-à-vis de quoi/ de qui ladite liberté s'affirme. Liberté ne veut pas dire: loisir de tout faire, en ignorance d'autrui. Des codes et critères moraux et éthiques la soutiennent. D'où le principe, louable et utile, souvent répété, qui veut que «ma liberté s'arrête là où commence celle des autres». Louable et utile, mais cependant largement insuffisant dans la mesure où il fait abstraction des différences de pouvoirs - et partant d'intérêts, parfois franchement contradictoires ou antagonistes - qui régissent les rapports entre les individus. Monsieur de La Fontaine avait, à ce propos, voici plus de

quatre siècles, déjà tout compris lorsqu'il affirmait, s'appuyant sur les «relations» entre le loup et l'agneau, que «la raison du plus fort est toujours la meilleure». Sa fable peut parfaitement s'appliquer, telle quelle, aux pontes du néolibéralisme contemporain, défenseurs farouches d'une absence totale de règles du «jeu». Détenteurs du capital financier, donc de la force dominante dans le monde d'aujourd'hui, ils n'ont, s'inspirant des lignes du poète français, aucune difficulté à justifier artificiellement leur appétit de gains supplémentaires. Ou quand la fiction devient réalité! A une nuance près: le loup, pour dévorer l'agneau, devra se «salir», et de surcroît, pour autant que cela lui pose problème, assumer concrètement le cynisme de son passage à l'acte. Les partisans de la loi de la jungle appliquée à l'économie, dans l'anonymat de leurs conseils d'administration, dans le confort ouaté de leurs sièges de boursicoteurs, n'ont, eux, même pas à poster les lettres entérinant les licenciements ou restructurations dont ils ont décidé l'entrée en vigueur, pas à vider les usines qu'ils ont d'un claquement de doigts désaffectées, pas à croiser les regards déçus des hordes de gens qu'ils ont, de loin et sans se souiller les mains, sacrifiées sur l'autel du profit outrancier érigé au nom des sacro-saints «impératifs du marché».

Le néolibéralisme, dans la sauvagerie qu'il affiche, salue, encourage sans scrupule la victoire de l'argent sur le travail, celle de l'avoir sur le savoir-faire; il consacre l'arbitraire,

la froideur des chiffres, la porte ouverte sur le «tout est permis», peu en importe le prix humain. Confinant à l'anarchie, il nie la présence,

nécessaire pour ne pas dire vitale, d'une responsabilité en tant que composante de la liberté.

Au risque de devoir endosser une étiquette d'«idéaliste», il me plaît de croire que, malgré d'innombrables hoquets et bégaiements, l'histoire de l'humanité s'inscrit dans un sens, une direction. Qui, de manière certes faiblement perceptible, conduisent à long terme à l'avènement de ce qu'il y a de moins barbare ou basement animal en nous. Or, en prônant le «n'importe quoi pourvu que cela paie», les idéologues - pour peu qu'ils méritent pareil titre - du néolibéralisme aspirent à un retour à peine déguisé aux «valeurs» du Moyen-Age, ou d'ères plus reculées encore, retour qui ne fait que rendre plus plausible la crainte, communément partagée, que notre époque coïncide avec une fin de civilisation.



Maîtres-mots

*“Laisse-toi guider au bord des mots
Et regarde au bout de tes pas
Le gouffre profond où sont jetées
Toutes ces phrases qu'on ne dit pas
Tous nos silences, je les pardonne
Laisse-moi les ramener à la vie ”*

Patricia Kaas,
Chanson simple

La Bible aime-t-elle les riches?

Eloge des valeurs essentielles, primauté de l'être sur l'avoir, du partage, voire du dénuement, sur la thésaurisation: les gens rivés à leur fortune ou à l'appât du gain - à l'exemple des marchands du Temple - ne sont pas ménagés dans la Bible. Mais la critique est-elle unilatérale? Analyse de Jean-Daniel Macchi, maître d'enseignement et de recherche en théologie à l'Université de Genève.



Photo: P. Bohrer

La parole des évangiles selon laquelle «il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu» (Matthieu 19, 24; Marc 10, 25; Luc 18, 25) peut laisser penser que la Bible n'aime pas les riches et les voue collectivement aux tourments éternels. Cette parole a de quoi nous frapper de plein fouet, tant il est vrai que si l'on se réfère au niveau de vie de l'époque de Jésus, la plupart des Helvètes contemporains auraient de quoi se considérer comme riches. Avant que notre lecteur ne parte vendre ses biens ou qu'il change de religion, il convient cependant de nuancer le propos en évitant de se focaliser sur certains versets, mais en s'interrogeant globalement sur le regard porté par l'Écriture Sainte sur riches et richesses.

Il n'est pas besoin de lire longuement la Bible pour se rendre compte

qu'une proportion importante des grandes figures spirituelles qu'on y rencontre fait partie des nantis. Abraham le «père des croyants» (Genèse 13, 2) et son petit-fils Jacob-Israël (Genèse 31, 43) sont immensément riches, tout comme le roi Salomon (1 R 10) ou Job avant et

«L'Évangile rappelle que les préoccupations liées à la richesse matérielle risquent de détourner de l'essentiel»

après ses malheurs. Le prophète Amos lui-même se targue d'être un riche éleveur (Am 7, 14), afin de couper court aux allégations de celui qui sous-entendait qu'il prophétisait pour gagner sa vie. Finalement, la sagesse populaire des Proverbes rappelle à sa façon l'évidence qu'il vaut mieux être riche et en bonne santé

que pauvre et malade (Pr 10, 15; 14, 20; 22, 7). On s'aperçoit donc que la Bible présente fréquemment la richesse comme un bien, voire comme une bénédiction divine.

Tout est dans la mesure

Alors, en quoi peut-on dire que la Bible critique la richesse? Examinons les voix qui s'élèvent dans la société israélite ancienne. Il faut, avant tout, rappeler que l'on ne trouve pas trace dans l'Ancien Testament de remise en question fondamentale des différences sociales. Pour les Israélites, comme pour les autres peuples du Proche-Orient ancien, ces différences font partie du monde tel qu'il a été voulu et ordonné par Dieu. Dès lors, il est tout à fait juste et normal qu'il y ait des gouvernants et des gouvernés, des citadins et des paysans, des riches et des pauvres. Les différences sociales ne deviennent problématiques que lorsqu'elles viennent bousculer l'ordre du monde voulu par Dieu. C'est ainsi que le droit israélite rappelle fréquemment la nécessité de protéger «la veuve et l'orphelin» (Exode 22, 20ss; Deutéronome 16, 11-14; 24, 19-21). Ce droit vise à permettre à ces deux catégories sociales, parmi les plus menacées d'exclusion et d'extrême pauvreté, de vivre dans une société qui offre à chacun son cadre de vie. Ce souci du droit oriental ancien de préserver l'ordre du monde en permettant à chacun d'y trouver sa place n'est évidemment pas «égalitaire». Elle est cependant plus respectueuse du faible que la mentalité du «chacun pour soi» et du «que le plus fort gagne» qui prévaut aujourd'hui dans certains milieux. A côté des questions liées à l'extrême pauvreté, l'autre difficulté majeure provient du



fait que les riches peuvent abuser de leurs richesses. Le discours social du prophétisme de l'époque royale que l'on trouve dans les livres d'Osée, d'Amos de Michée ou d'Esaië critique vertement ceux qui s'enrichissent aux dépens des autres ou qui font mauvais usage de leurs richesses. On relira Amos 4, 1-2 ainsi que la belle fable de Nathan mettant en scène un riche propriétaire de bétail s'emparant et tuant la seule agnelle d'un pauvre homme pour nourrir un voyageur (2 Samuel 12, 1-5). Les prophètes vétérôtamentaires rappellent aux riches le devoir de ne pas bouleverser l'ordre

du monde en prenant aux autres ce qui leur est dû. Le fait de posséder représente une forme de pouvoir. Or, comme tout pouvoir, celui de l'argent fait endosser à celui qui le possède une responsabilité. En l'occurrence, il s'agit de la responsabilité du bon usage des biens dans le respect d'autrui et du cadre de vie. Reste à s'interroger sur les paroles très dures adressées aux riches par l'Évangile, rappelées au début de ce texte. Par ces paroles, l'Évangile ne se préoccupe pas de gérer la société de son temps. Le regard ne porte pas sur le monde présent, mais sur celui qui vient. Le Christ et ses premiers

disciples avaient la conviction de l'urgence absolue qu'il y a à entrer dans le mouvement du Royaume qui vient. Face à cette urgence radicale, l'Évangile rappelle que les préoccupations liées à la richesse matérielle risquent de détourner de l'essentiel. Ce serait mal comprendre l'Évangile que d'y voir une louange de la pauvreté. Pas plus que la richesse, la pauvreté n'est un bien en soi, car la véritable richesse se trouve dans le mouvement du Royaume.

Jean-Daniel Macchi ■

Néolibéralisme et progrès social

Le courage de ses opinions

L'Évangile a le souci des pauvres et des exploités; il ne se prive pas de le répéter. Et l'Église? S'inscrit-elle, comme la logique le voudrait, dans son sillage? D'aucuns la trouvent bien timorée en la matière... Ce ne fut cependant pas toujours le cas: le christianisme social, qui fut très actif dans notre région, s'est engagé dans des luttes courageuses visant le progrès de tous. Dans ses rangs figurèrent de nombreux protestants. Bref rappel.

«Souvent d'accord avec le socialisme, tout en préconisant la méthode libérale, nous sommes progressistes et évolutionnistes. Nous faisons du pacifisme, du féminisme, de l'antialcoolisme, du moralisme, du salutisme», écrivait le pasteur Paul Pettavel en 1912. Et d'ajouter: *«On peut être ivrogne, débauché, joueur, roubard, exploiteur, blasphémateur, menteur, calomniateur, mais quelle honte d'avouer sa foi et de lutter pour la justice sociale!»*

Emblématique

Le christianisme social n'était pas un parti politique, mais un groupement de chrétiens qui aidèrent les démunis et qui luttèrent pour établir plus d'équité entre les hommes. Le mouvement s'était dessiné en France à la fin du XIXe siècle. Il avait bientôt émergé en Suisse, notamment à La Chaux-de-Fonds et à Genève, où se déroula en 1931 un Congrès international. Le cercle des préoccupations s'était alors élargi; on discuta notamment de désarmement, d'objection de conscience, de

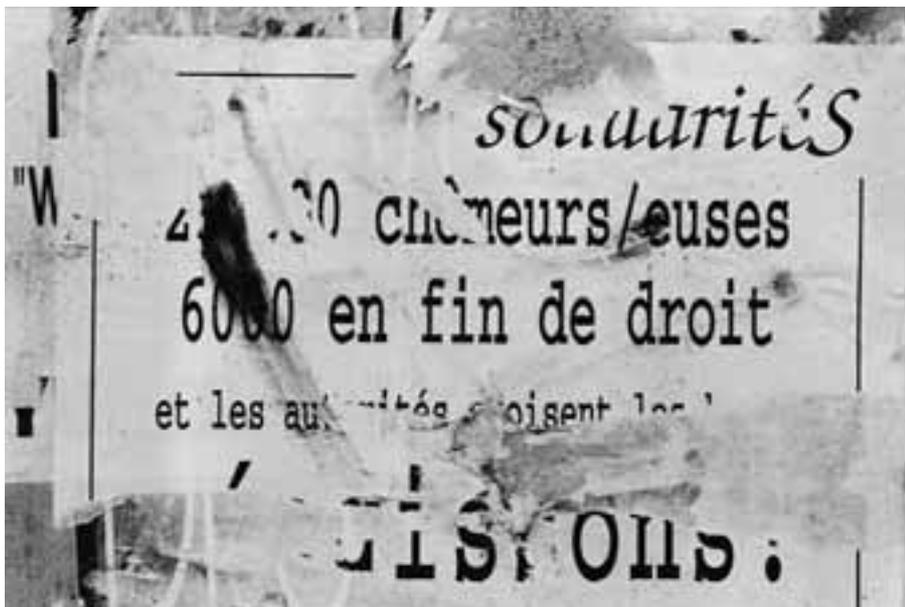


service civil et de chômage. Le pasteur Pettavel était le représen-

tant le plus marquant du mouvement, il diffusait ses convictions à La Chaux-de-Fonds dans un petit journal hebdomadaire gratuit plein d'humour, *La Feuille du Dimanche*, que ses lecteurs savourèrent avec délice pendant 34 années. Le rédacteur se déclarait libéral, mais il votait avec les ouvriers. Il entraîna des centaines de membres de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens, à Beau-Site, pour tenter, selon sa formule, de faire sortir les protestants de leur Église et d'y laisser entrer les ouvriers, afin qu'ils se rencontrent.

La Belle Époque

Jolie expression pour qualifier les années d'insouciance et de frivolité qui précédèrent la Première Guerre mondiale. Les promenades bucoliques, les calèches, les bals, les éventails, les impressionnistes. Les dames au large chapeau sur le chignon, l'ample jupe au vent. Les messieurs aux pantalons serrés, au gilet avec chaîne en or et gousset, le chapeau de paille. On vivait heureux,



Photos: P. Bohrer

convaincu que la guerre était désormais impossible.

Mais aussi des ouvriers travaillant dix heures par jour, des salaires de misère, des familles nombreuses sans protection sociale, des enfants privés d'apprentissage afin qu'ils gagnent quelques sous, des logements insalubres et vétustes. Les ravages de l'alcoolisme, la tuberculose, la mortalité infantile, la mort dans la force de l'âge, le chômage, la démocratie au système majoritaire qui ne profite qu'aux nantis.

C'est dans ce contexte que se développa un mouvement protestant ennemi déclaré de l'athéisme et ouvert à la détresse des plus faibles.

Ces affreux grévistes

Le monde allait basculer après la guerre de 1914. Une époque était révolue, une ère moins injuste devait être instaurée. Les chrétiens sociaux s'y attachèrent avec courage et détermination. Ils n'approuvèrent pas la grève générale de 1918 qui plongeait toute la Suisse dans le chaos, mais ils soutinrent vigoureusement les revendications des grévistes, notamment:

- la réélection du Conseil national au système proportionnel;
- l'introduction de la semaine de travail de 48 heures;
- le suffrage féminin;
- l'institution de l'AVS.

Honneur à ces protestants qui osèrent

abandonner leurs aises pour combattre. Non pas du bout des lèvres, avec des mots savants et des formules abstraites occultant la réalité, ni en restant calfeutrés dans de pieuses assemblées. Ils agirent publiquement grâce à des manifestations, des conférences contradictoires, des campagnes de presse. Ils entraînent, à La Chaux-de-Fonds et à Genève en particulier, une partie notable du peuple et bon nombre de paroissiens apolitiques, et les rallièrent à leur cause. L'Église resta traditionnellement apathique et se confina dans l'expectative.

«Honneur à ces protestants qui osèrent abandonner leurs aises pour combattre. Non pas du bout des lèvres, avec des mots savants et des formules abstraites occultant la réalité, ni en restant calfeutrés dans de pieuses assemblées»

Aujourd'hui

De substantiels progrès ont été enregistrés au cours des années, et les Suisses vivent de nos jours sinon dans le confort, en tout cas dans des conditions acceptables. Encore que la véritable misère reste généralement cachée. Les revendications des grévistes de 1918 n'ont pas été vaines. Les lois ont été changées, les contrats collectifs de travail ont amélioré le statut des faibles.

La tâche du christianisme social d'autrefois serait bien différente aujourd'hui. Toujours indépendant des partis politiques, il lutterait en faveur de l'assurance-maternité, du salaire minimum, d'allocations familiales décentes, de la réduction de la durée du travail qui n'engendrerait pas le stress, contre la perte de l'identité protestante.

Autres temps, autres tâches. Les chrétiens sociaux s'en sont pris aux athées qu'ils ne cessèrent d'attaquer de front. De nos jours, la stratégie serait plus subtile, car l'adversaire n'est pas un ennemi: c'est l'indifférence!

Charles Thomann ■



Néolibéralisme et progrès social

De l'éthique du libéralisme

Le système libéral obéit-il à une certaine morale, ou au contraire, ne vise-t-il qu'à accroître encore et toujours la liberté et les privilèges d'une poignée de nantis? L'avocat, diplomate et homme d'affaires David de Pury, auteur il y a quelque temps d'un «*Livre blanc*» qui a fait passablement de bruit, prône ici les vertus d'un système qui, à son avis, fait intervenir nombre de qualités chrétiennes.

Plutôt que de m'exprimer sur l'«éthique du néolibéralisme» comme j'ai été invité à le faire, je préfère évoquer «l'éthique du libéralisme économique». Cela pour deux raisons.

- Le terme de «néolibéralisme» prête à confusion, car le libéralisme économique n'a rien de nouveau, et ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, souhaiteraient voir nos gouvernements donner une plus grande place à la concurrence, se réfèrent à des thèses et à une expérience déjà anciennes. Dans sa forme moderne, le libéralisme économique remonte en effet à des économistes du XVIIIe siècle tels qu'Adam Smith, du début du XIXe siècle tels que David Ricardo et du début du XXe siècle tels que John Maynard Keynes dans ses jeunes années et Friedrich von Hayek. La thèse selon laquelle la liberté d'entreprise et des échanges a plus de chance d'engendrer croissance durable, développement et création d'emplois que le dirigisme économique, a par ailleurs fait ses preuves depuis bien plus de cent ans. Je rappelle à cet égard que la période libérale et globale qui a précédé la Première Guerre mondiale a été infiniment plus prospère que celle, profondément protectionniste, de l'entre-deux-guerres, et que les pays qui durant la deuxième



- La deuxième raison pour laquelle je préfère parler de libéralisme économique et non de «néolibéralisme» a trait au fait que le terme de «néolibéralisme», inventé d'ailleurs par les détracteurs du libéralisme économique, suggère une philosophie, voire un dogme absolu, alors que le libéralisme économique n'est rien d'autre qu'une politique qui, comme toute politique démocratiquement élaborée, fait appel à une solide dose de pragmatisme.

«Est-ce social ou éthique de protéger une industrie au détriment d'une autre, au détriment des pays pauvres et aussi des consommateurs dont la plupart ne sont pas riches?»

partie du XXe siècle ont suivi des politiques libérales ont connu davantage de développement au sens large que les pays qui, tant d'un côté que de l'autre du rideau de fer, ont pratiqué des politiques dirigistes, autarciques et de substitution des importations.

Cadre indispensable

Qu'en est-il de l'éthique du libéralisme économique? Je ne me pencherai pas sur la question de savoir si l'éthique, qui est à mon sens une chose très personnelle, peut être utilisée comme qua-

lificatif d'une politique. Je me bornerai à décrire les raisons qui m'amènent en tant que citoyen, homme d'affaires et croyant, à prôner une politique économique libérale.

L'histoire de ces cent dernières années a, je le répète, abondamment prouvé que la liberté d'entreprise et des échanges aboutit à davantage de croissance durable, à la création de davantage d'emplois et à une inflation moindre que le dirigisme et le protectionnisme même partiels et bien intentionnés. Cela dit, il ne faut pas confondre - et c'est une erreur souvent faite, parfois intentionnellement - libéralisme économique et libéralisme sauvage. Il n'y a - nous le savons tous d'expérience - pas de liberté sans règles. La liberté totale porte toujours en elle le germe de sa destruction. Autant sur le plan national qu'international, la liberté économique doit donc être garantie et gouvernée par des règles, c'est-à-dire des lois et des traités. Ce qu'il ne faut pas non plus

confondre est politique protectionniste et politique sociale. Est-ce en effet social ou éthique de protéger une industrie au détriment d'une autre, au détriment des pays pauvres et aussi des consommateurs dont la plupart ne sont pas riches? Ou est-ce social d'autoriser l'Etat à non seulement réglementer, ce qui me paraît indispensable, le fonctionnement de nos principales infrastructures - électricité, chemins de fer, télécom, poste, etc. - mais d'en être de plus le propriétaire... et ceci de nouveau au détriment du consommateur qui, depuis des décennies, paie un prix

son pour laquelle tout système libéral doit être assorti d'un système de sécurité sociale. Et j'irais même plus loin: plus nous libéralisons nos économies - et nous avons encore un long chemin à parcourir dans cette direction -, plus l'existence d'un système de sécurité sociale deviendra importante. C'est la raison d'ailleurs pour laquelle la réforme de nos systèmes sociaux, actuellement proches de la faillite, va devenir de plus en plus prioritaire. Dans toute l'Europe, des projets de réforme sont actuellement discutés, et ceci dans le but à la fois de rendre les systèmes

aussi un système qui peut produire et a produit des résultats éthiquement acceptables. C'est un système pourtant qui, comme toute liberté, est exigeant. Il exige par exemple de ma part, en tant qu'homme d'affaires, que j'utilise la liberté qui m'est donnée pour entreprendre, donc aussi pour prendre des risques, que je le fasse néanmoins avec un sens des responsabilités poussé vis-à-vis de mes prochains. C'est ainsi que le chômage n'est primordialement pas la conséquence du libéralisme, mais celle d'un esprit d'entreprise trop souvent peu prévoyant, par trop axé sur le court terme et socialement souvent irresponsable. Le libéralisme exige de la part de l'Etat un rôle fort lorsqu'il s'agit de fixer les règles du jeu du libéralisme et d'en arbitrer l'application, infiniment de retenue néanmoins lorsqu'il s'agit d'intervenir sur le marché qui doit rester libre. Le libéralisme exige, enfin, de la part de chaque individu un comportement responsable que personnellement je qualifierais de chrétien. La famille, les amis, les collègues de travail, les nombreuses personnes en difficultés que nous côtoyons tous les jours, sont avant tout notre responsabilité personnelle, celle aussi de nos différentes communautés, y compris de nos Eglises. Ne pas assumer cette responsabilité sous prétexte que ce serait celle de l'Etat ne me paraît personnellement pas être une attitude acceptable. L'Etat a certes un rôle social important à jouer, notamment celui de donner un cadre à la solidarité humaine et de soutenir ceux et celles qui se voient marginalisés voire exclus de la société. Le rôle de l'Etat, qui par définition est impersonnel, ne peut néanmoins pas être celui de se substituer à l'amour chrétien du prochain. Cet amour est pour nous, croyants, le principal moteur de la solidarité humaine. Il doit le rester. C'est ainsi que la liberté et la responsabilité individuelles, qui sont une des bases du libéralisme économique, ne sont pas en contradiction - bien au contraire - avec la solidarité collective représentée par l'Etat... et certainement pas non plus avec la foi chrétienne.



Photos: P. Bohrer

vastement exagéré pour son électricité et ses conversations téléphoniques? Ce sont là des questions que nous devons nous poser.

* Si je suis convaincu que le système libéral aboutit à des résultats dans l'ensemble plus sociaux et plus éthiques que le dirigisme même partiel, je suis conscient également du fait que depuis que l'homme existe, la concurrence engendre aussi des inéga-

lités et parfois des drames individuels considérables. Je sais par exemple d'expérience que le chômeur ou la personne qui a peur de perdre son travail ne se laisseront pas rassurer par des thèses sur le libéralisme. C'est la rai-

Chacun à sa vraie place

* En résumé, le système d'économie libérale me paraît être un système qui permet, voire même qui exige de la part de tous les participants un comportement éthique. Il me paraît être

«Le rôle de l'Etat, qui par définition est impersonnel, ne peut pas être celui de se substituer à l'amour chrétien du prochain. Cet amour est pour nous, croyants, le principal moteur de la solidarité humaine»

David de Pury ■

Pas question de baisser les bras!

Sommes-nous sans autre réduits à accepter et à devoir «faire avec» un système économico-politique qui se joue des valeurs humaines les plus élémentaires? Devons-nous admettre d'être désormais relégués au seul rang de consommateurs, pions d'un mondial *Monopoly* dont le règlement varie au gré des caprices d'une infime poignée de décideurs? Des voix s'insurgent contre le scénario social voulu par le néolibéralisme ambiant et appellent à la résistance. L'enseignante et syndicaliste neuchâteloise Marianne Ebel est de celles-ci. Réquisitoire.



repandre ma promenade, libre de pester contre les pluies de l'été ou le brouillard matinal. Ou de critiquer la politique du Conseil fédéral. Car, ouf!, nous sommes en démocratie ici. «On ne peut pas résoudre les problèmes du monde entier»... Répétée, assenée, la formule finit par faire miracle: c'est vrai, à la fin, je ne suis pas responsable de tout ce qui se passe de mal dans le monde, ou quoi?

La formule paraît bonne. Efficace. Elle me permet, le soir, de zapper à temps et de me conforter une fois encore: la guerre, la violence, le chômage, la pauvreté, la faim, la mort prématurée, les banlieues et bidonvilles sans espoir, le travail forcé des enfants, l'illettrisme, toute cette misère engendrée par le libéralisme dominant et triomphant est bien loin de moi.

Plus besoin d'aller jusqu'au bout du monde, pas besoin de voyager bien loin pour voir les effets dévastateurs du néolibéralisme (ou «libéralisme économique», peu importe l'appellation): la souffrance sociale domine dans le monde entier. Elle existe aussi chez nous. La barbarie n'est plus seulement un risque, une vague menace: elle est là, instal-

peux ne retenir que le sourire de la femme que je croise. Le lui rendre et me réjouir, me rassurer: tout va bien.

La Suisse, terre d'asile... renvoie dans leur pays dévasté et déchiré par la guerre des familles entières, des hommes, des femmes, des enfants, qui avaient espérer trouver refuge chez nous. La Suisse officielle est xénophobe.

«Ce système, basé sur la compétition et le profit maximal (de quelques-uns au détriment de la majorité) conduit l'humanité à la catastrophe»

lée au cœur même de nos institutions démocratiques. Sans pitié.

Je peux me lever le matin, contempler le ciel bleu, admirer le lac de Neuchâtel, me promener en ville et trouver que tout est beau, lisse, sans problème. La misère, pudique, se cache. La misère ne s'affiche pas. Je

Les autorités politiques s'empressent d'expliquer: nous examinons chaque dossier avec soin. La Suisse ne peut pas résoudre à elle seule les problèmes du monde entier, notre politique d'accueil reste généreuse, même si elle est (un peu) restrictive. *Et voilà, tranquilisée, je peux*

Une fatalité qui arrange...

Une des forces du néolibéralisme est là: faire croire qu'avec un peu de chance et de bonne volonté, chacun peut être du côté des gagnants; pas même besoin de cacher que les élus ne sont pas légion. On nous fait croire que la vie, c'est comme une loterie, tout le monde peut jouer, mais tout le monde ne peut pas gagner... Et chacun espère: «Moi, peut-être!» Moi. Moi. Moi. Individualisme porté aux nues par le néolibéralisme.

Brillant exploit de l'idéologie dominante: elle parvient à masquer les causes réelles - politiques - des souffrances qu'endurent les perdants de notre société et les amène à penser que leur situation s'explique par des limites personnelles, un manque de savoir-faire, éventuellement un manque de chance. La concurrence et

la compétition sont présentées comme inévitables et même bénéfiques, à assumer comme telles. Les inégalités expliquées comme un fait de nature: il y aurait des riches et des pauvres comme il y a des gens aux yeux bleus et d'autres aux yeux noirs. Inégalités acceptées comme fatalité.

l'humanité à la catastrophe. Les connaissances scientifiques, les découvertes, les inventions technologiques, tout y est perverti. Un seul exemple: si la confidentialité n'est pas garantie, le décryptage des trois milliards de «caractères» qui composent le génome humain, au lieu de

Aujourd'hui, la démocratie est menacée. Fermer les yeux sur cette réalité, renoncer à comprendre, ne rien faire pour résister et pour construire les voies d'un autre monde, c'est faire le jeu de ceux qui nous veulent soumis, obéissants, efficaces, concurrentiels. Rentables pour eux. Mais comme le notait Ignacio Ramonet dans un très bel éditorial du *Monde diplomatique* (janvier 2000), *L'aurore*: «Une lueur s'est levée à Seattle, alors que s'éteignait le siècle. Trop longtemps déposés de leur parole, des citoyens y ont dit avec force: «Assez!». Assez d'accepter la mondialisation comme une fatalité. Assez de voir le marché décider à la place des élus. Assez de subir, de se résigner, de se soumettre.» Les résistances, plurielles, s'organisent à l'échelle planétaire; de nouvelles perspectives s'ouvrent à qui sait les percevoir et s'y inscrire. Et voilà que pour moi, Mai 68 est soudain tout proche: l'époque n'est certes plus la même, mais c'est à ce moment-là que j'ai compris pour la première fois l'importance de l'organisation collective internationale. Sans l'action solidaire, jamais abandonnée depuis lors, je n'aurais pas pu préserver vivaces, au fond de moi, les valeurs pour lesquelles il vaut la peine de rêver l'utopie et de se battre. Entre-temps, des milliers d'autres femmes, longtemps exclues de la scène publique, ont appris à se rendre visibles. Ensemble, nous marchons aujourd'hui contre la pauvreté, contre toutes les violences qui nous sont faites partout dans le monde, pour le partage des richesses et la paix.

Je marche dans les rues de Neuchâtel ou ailleurs, et je sais que je ne suis pas seule à vouloir résister à l'inacceptable et à comprendre que le pouvoir abusif des uns ne tient souvent que par le silence résigné, la peur de celles et ceux qui en souffrent. La femme que je croise me sourit: nous nous connaissons. Nous marchons ensemble. Elle est jeune. La lutte - notre lutte - ne fait que commencer.

Marianne Ebel ■



Photos: P. Bohrer

Consciencés anesthésiés. Sentiments de culpabilité plutôt que révolte des exclus: la minorité qui détient Argent et Pouvoir a besoin de cela pour régner. En Suisse comme ailleurs. Spéculation, valeurs boursières, valeurs monétaires, cyberculture, capital-risque, compétitivité, concurrence... tout un vocabulaire tournoie dans nos têtes pour ériger le modèle des marchés financiers internationaux en référence scientifique et imposer l'économie libérale (ou néolibérale) comme une économie ayant fait ses preuves à travers l'histoire. En réalité, jamais dans toute l'histoire, l'exploitation et l'oppression n'ont connu pareille dimension: des millions d'êtres humains, femmes, enfants, adolescent(e)s réduits à prendre la route pour fuir la violence, la misère et la mort. Des millions d'humains sans droits, sans rien, et qui trop souvent ne connaissent que la clandestinité, l'esclavage et la prostitution au bout de ce chemin qu'ils croyaient synonyme de vie meilleure.

Pas de résignation!

Ce système, basé sur la compétition et le profit maximal (de quelques-uns au détriment de la majorité) conduit

servir à la médecine prédictive en termes de soins et de guérisons, deviendra menace et risque d'exclusion des caisses-maladies, de l'emploi ou du logement pour les individus porteurs d'un mauvais gène.

«Les résistances, plurielles, s'organisent à l'échelle planétaire; de nouvelles perspectives s'ouvrent à qui sait les percevoir et s'y inscrire»

La puissance du rouleau compresseur néolibéral est indéniable. Pour ma part, j'ai parfois de la peine à comprendre comment tant de cynisme et de politique égoïste, à courte vue, peuvent guider des hommes avides du pouvoir. Mais ensemble, avec d'autres femmes et hommes solidaires des plus démunis, j'ai appris à me libérer de la peur, j'ai appris à dire NON à l'inacceptable, j'ai appris à être citoyenne et partisane, à défendre des valeurs sans lesquelles la vie ne vaudrait pour moi pas la peine d'être vécue.



Les responsabilités protestantes

A l'heure où le néolibéralisme dévoile les risques de dérapage qu'il induit, il est juste de rappeler que la philosophie qui sous-tend le système capitaliste est à l'origine en partie inspirée du protestantisme. Un protestantisme qui n'oublie pas toutefois - et c'est heureux - qu'il a un enracinement prioritairement chrétien. Qui lui vaut de pouvoir proposer et défendre une certaine éthique pour éviter l'anarchie économique.

«**L**e protestantisme est la religion du monde moderne», a écrit le théologien allemand Hans Troeltsch, repris par le sociologue Max Weber, qui a établi un lien d'évidence entre le protestantisme et le capitalisme. Pour lui, l'éthique protestante a développé une «ascèse intra-mondaine» particulièrement favorable au système économique moderne. Les Réformateurs ont valorisé les tâches professionnelles et le travail, n'hésitant pas à parler de «vocation» pour qualifier les métiers séculiers. Les idéaux de sobriété et une certaine discipline familiale ont été mis à l'honneur. La société protestante a privilégié une gestion rigoureuse des biens orientée vers l'épargne et l'investissement. Cette nouvelle mentalité a été fondée bibliquement, notamment par une exégèse quasi commerciale de la parabole des Talents (Mat. 25,14-30).

En chargeant ainsi les individus d'une responsabilité personnelle exacerbée, le protestantisme a favorisé l'apparition d'entrepreneurs et d'hommes d'affaires. Le monde des échanges devient un champ d'initiative et de progrès. Il vise bien plus que la simple satisfaction des besoins vitaux. Mais l'éthique protestante ne s'est pas contentée d'ouvrir une brèche. Très vite, les dangers ont été repérés. Calvin, même s'il a cédé sur la question du prêt à intérêt, avait déjà signalé les limites de cette «libéralisation» du système économique. Celle-ci devait se mesurer à «l'avancement de toute la compagnie des fidèles en commun, lequel tourne à la gloire de Dieu.» Voilà pourquoi le protestantisme va aussi développer une critique des injustices sociales. Le christianisme social connaîtra son versant protestant. Et certains parmi les plus grands théologiens du XXe siècle,



dont Karl Barth, ne cacheront pas leurs sensibilités socialistes.

«Il n'est pas acceptable d'attendre des individus une soumission totale au marché sans que ces mêmes individus aient prise sur son fonctionnement»

Certes, mais...

La responsabilité du protestantisme est donc engagée pour expliquer le triomphe moderne du système capitaliste et libéral. Mais qu'en est-il aujourd'hui de la réflexion éthique sur ces questions? Dans un article publié par les *Cahiers protestants*, le théologien genevois François Dermange essaie d'élaborer une position éthique actuelle sur les questions économiques.

Pour lui, «il est impératif de tenir compte de la réalité et des nécessités qu'elle impose. Le libéralisme est le seul système qui peut apporter la preuve pratique de son efficacité.» Mais il faut immédiatement nuancer: «L'efficacité du libéralisme n'est pas synonyme de sa justice.» Il vaut donc largement la peine de réfléchir à une position chrétienne au sujet de l'éthique économique.

Ni soumission, ni naïveté

Il faut d'abord éviter le travers d'un respect servile des règles économiques pour elles-mêmes. Il n'est pas acceptable d'attendre des individus une soumission totale au marché sans que ces mêmes individus aient prise sur son fonctionnement. C'est une question de démocratie. Dans ce cas, «la foi risque alors de n'être que la justification de l'ordre économique» que certains, d'ailleurs, sont allés jusqu'à confondre

avec la Providence divine. Pour répondre à ce travers, et sans postuler que les réalités économiques soient méprisables, l'éthique théologique propose de les considérer comme avant-dernières. En clair: pour gérer les affaires humaines, il y a d'abord le message de l'Évangile, puis seulement les autres réalités, dont celles de l'économie. Il faut éviter de se laisser aveugler par la logique d'accumulation et de distribution de l'économie. Le salut ne s'obtient pas par les fluctuations du marché. L'enjeu est d'ouvrir le système économique à d'autres dimensions, sans tomber dans un idéalisme naïf.

Paradoxalement, quand les partisans d'un idéalisme évangélique prônent un retrait du monde, ils abandonnent le champ de la pertinence: «*Le monachisme, les anabaptistes ou les colons américains ont ainsi compris qu'il est plus difficile de quitter les relations économiques que le sexe ou le pouvoir.*» Défendre l'idée d'un abandon

de la concurrence, prêcher un partage total des biens comme dans les premières communautés chrétiennes relève effectivement du rêve ou du phantasme.

«L'enjeu est d'ouvrir le système économique à d'autres dimensions, sans tomber dans un idéalisme naïf.»

Notre attitude face à la liberté

Le défi de l'éthique chrétienne est donc «*de penser témérairement la réalité de Dieu et la réalité du monde, et d'accepter l'économie en même temps qu'elle doit la mettre en perspective critique par rapport aux réalités dernières.*» Concrètement, la théologie se doit de rappeler «*qu'à travers l'économie, c'est Dieu qui donne.*» Ce don



Photos: P. Bohrer

premier, c'est celui de la création, un don gratuit. Et il faut distinguer ce don premier du domaine des échanges qui règlent l'économie. Les relations économiques sont ainsi placées sous le signe des promesses faites par Dieu pour l'humanité tout entière. Voilà pourquoi l'éthique chrétienne n'intervient plus sur les fondements des mécanismes économiques. La question est plutôt de savoir comment vivre cette réalité sous la lumière de

l'équité des contrats, mais aussi rappellera la limite des échanges monétaires où les partenaires se sentent parfois quittes à trop bon compte.

L'exigence qui nous est adressée est finalement de «*répondre d'autrui et pas seulement de soi-même, et dénoncer ce qui, dans l'économie, peut être idolâtrie, substituant l'accomplissement de notre propre désir au projet divin.*»

Cédric Némitz ■

Références

Mario Miegge

Capitalisme, dans «L'Encyclopédie du protestantisme», Ed. Labor et Fides

François Dermange,

Perspective chrétienne sur l'éthique économique, dans «Les Cahiers protestants», no 1, février 1997



Néolibéralisme et progrès social

Le despotisme éhonté d'«Oncle Sam»

Le néolibéralisme sauvage est un des instruments qui tentent de favoriser et de couronner la mondialisation (et tous ses méfaits). En filigrane de son action, c'est une culture, uniforme, sans partage, que l'on s'emploie à nous asséner. Une culture comme un moule, qui nous emprisonne en s'imposant chaque jour davantage à coup de débordements publicitaires. Faut-il vraiment que nous finissions tous par nous abreuver de boisson au cola et nous gaver de hamburgers? Le théologien Théo Büss, secrétaire romand de Pain Pour le Prochain est d'avis que ce ne doit pas être une fatalité. Explications.



La puissance des Romains était basée sur la force militaire. Il faut reconnaître, cependant, que dans divers domaines, ils apportaient un progrès aux êtres humains des peuples conquis: voies de transport, développement du droit, maisons confortables pour les riches, thermes à eau chaude et froide, mosaïques, temples, sculptures. Ils copièrent beaucoup les Grecs, qui leur étaient supérieurs dans le domaine artistique. Leur décadence amena leur chute irrésistible, mais le renom de l'empire leur survécut. Et on n'arrête pas de mettre à

«On aurait dû faire le procès de Nixon, Mc Namara et Kissinger, que personne en Occident n'ose appeler criminels de guerre»

jour des vestiges romains: pain béni pour les archéologues.

Un des motifs principaux de l'entreprise coloniale ibérique, tant du côté des Espagnols que des Portugais, était une soif inextinguible d'or, d'argent et autres minéraux précieux. Ils cherchaient le paradis tout entier fait d'or: le fameux *El Dorado*. Tout leur système militaire, religieux (à peu d'exceptions près) et juridique avait un seul but: exploiter les péons, main-d'œuvre des indigènes réduits en esclavage, les pressurer pour qu'ils travaillent à leur place, tirer le maximum de la terre et du sous-sol, s'enrichir à outrance sur le dos des autochtones. Cependant, du point de vue architectural, ils surent marier leur art avec l'habileté des artisans locaux. Par exemple à San Antonio, ville anciennement mexicaine du Sud des Etats-Unis, les rares bâtiments admirables sont les Eglises construites par les Espagnols. Je ne

mentionne pas ces deux empires pour tenter d'embellir les côtés cruels et pillards des Romains et des Ibères, que je dénonce par ailleurs. Mais avec la distance, il me semble pouvoir en saisir les côtés positifs, lesquels manquent au «Nouvel Empire» actuel, celui de la mondialisation qui appauvrit constamment la grande majorité des peuples de la planète.

Lors d'une récente visite en Amérique centrale, j'ai été profondément choqué de voir les chaînes de fast food «étatsuniennes» marginaliser brutalement la gastronomie traditionnelle, tant dans la capitale Tegucigalpa que dans les grandes villes de province du Honduras. Mais j'ai heureusement aussi constaté que les efforts de solidarité relayés par la *Chaîne du Bonheur*, *l'EPER*, *Action de Carême* et *Pain Pour le Prochain* portent leur fruit: j'ai ainsi pu me rendre compte de la solidarité des maisons reconstruites. Mais soyons clairs: ce ne sont pas les maîtres du jeu global, les patrons des multinationales, qui sont venus au secours des victimes de l'ouragan. Au contraire: les grands trusts de la banane ont voulu exclure tous leurs ouvriers d'un coup, afin de ne pas avoir à leur payer de salaires avant que les bananiers renversés par l'ouragan aient repoussé!...

«Ethnocide»

Le jour où l'empire néolibéral, basé uniquement sur le profit et la consommation à outrance, aura disparu, qu'en restera-t-il pour les générations futures? Des forêts décimées ou transformées en désert, des champs appauvris à jamais, inutilisables sans pesticides et engrais chimiques. Dans les villes, quelques murs debout, des ferrailles tordues (comme à Hiroshima) émer-

geant du tapis de ruines des gratte-ciel effondrés. Vous direz que j'exagère. Pas la moindre: dans les années 80, alors que le Honduras était sous la férule des militaires qui contrôlaient le pays pour qu'il puisse servir de base à la «Contra» que les Etats-Unis armaient et entraînaient afin de détruire le régime sandiniste au Nicaragua voisin, le maire de Tegucigalpa fit sauter à la dynamite la plupart des édifices historiques du centre-ville, pour laisser place à de hideuses constructions qui aujourd'hui abritent les *Pizza Hut*, *Kentucky Fried Chicken*, *Mac Donald* et autres *Wendy*. Je m'insurge contre l'anéantissement d'une culture.

Dans les grandes villes d'Amérique centrale et du Sud, comme dans beaucoup de pays asiatiques, de nouveaux temples sont érigés à la gloire des multinationales: les autels de la consommation. Le pire, c'est que ça marche! J'en ai observé quelques-uns en décembre dernier: ils étaient pleins de clients. Tout était enguirlandé aux couleurs d'une fête à l'origine chrétienne,

les projets de l'EPER, le travail des animateurs locaux consiste à fortifier l'économie de subsistance, afin que les paysans ne quittent pas leurs terres pour aller grossir l'armée des miséreux dans les mégalo-poles. Le peuple khmer préférerait demeurer à l'écart du marché mondial, de même qu'il eût préféré rester en dehors du conflit du Vietnam. Il est encore traumatisé par le bain de sang perpétré par les Khmers rouges. Mais d'où leur est venue cette folie meurtrière? Un fin connaisseur

«Dénouons les invasions subtiles (Halloween et compagnie), et boycottons les films étatsuniens qui exercent un véritable monopole»

du pays, François Ponchaud, estime qu'avant de juger Pol Pot et ses acolytes, on aurait dû faire le procès de

inquiétudes: dans trois, dans cinq ans – suivant les produits –, les USA pourront inonder ce nouveau marché sans entrave. Le directeur de l'hebdomadaire catholique local a osé critiquer ledit traité, bravant l'interdiction faite par le Parti communiste: *«Au temps des Français, les Vietnamiens ont résisté avec le bambou. Maintenant, ils résisteront au marché mondial avec des paniers de bambou»* (à usages multiples).

A l'exemple de...

Les indifférents, les résignés ou les profiteurs que j'entends en Suisse argumentent: on ne peut lutter contre la mondialisation, ce serait comme essayer d'arrêter une avalanche. La comparaison cloche: on peut prévenir les avalanches par un reboisement et des constructions appropriés.

Face aux fariboles et mensonges distillés par les médias favorables et complices, nous pouvons agir tous les jours, là où nous sommes. En dénonçant les invasions subtiles (Halloween et compagnie), en boycottant les films étatsuniens (80%, véritable monopole). Les mouvements de base qui ont mis en échec l'AMI (Accord multilatéral sur les investissements) et contribué à l'insuccès du sommet de Seattle en 1999 montrent comment résister.

Résister comme les chrétiens persécutés dans l'Empire romain, résister comme Marie Durand dans la tour de Constance, résister comme les maquisards dans l'Isère et le Gard. Par des achats d'immeubles, des refus de céder du terrain, pour enrayer l'invasion des Mc de toutes dénominations. C'est une lutte mondiale. Si nous ne résistons pas maintenant, nos enfants et nos petits-enfants n'auront plus le choix entre un plat mitonné affectueusement ou une pizza authentiquement italienne: il n'y aura plus que des hamburgers et autres plats «fast food». C'est ça que nous voulons?

Théo Buss ■



Photos: CIRIC

le Père Noël suait dans ses habits nordiques. D'immenses sapins de Noël artificiels trônaient au milieu de ces cathédrales du fric, totalement étrangères à la culture locale, avec leurs lumières clignotantes et les cadeaux suspendus dans leurs branches.

Criminels de guerre «oubliés»

Au Cambodge, où je viens de visiter

Nixon, Mc Namara et Kissinger, que personne en Occident n'ose appeler criminels de guerre, eux qui pourtant ont détruit le Cambodge entre 1970 et 1975... Et leurs successeurs n'ont rien appris, qui ont fait bombarder l'Irak et la Serbie.

Le Vietnam a fini par signer, le 3 juillet dernier, un traité de commerce avec les Etats-Unis, qui inspire les plus vives



Un peu d'éthique dans la jungle

Sommes-nous réellement condamnés, ainsi que d'aucuns l'affirment, à nous plier sans broncher aux impitoyables et cyniques lois du marché économique actuel? Pas si sûr! L'alternative, propre, existe. Découlant d'un principe tout simple: rémunérer dignement les producteurs des pays du Sud plutôt que les exploiter. Lorsqu'en 1986, l'idée d'un label de certification de produits commercialisés de manière équitable a germé parmi les œuvres d'entraide, nombreux sont les gens qui ont considéré ces dernières comme de douces rêveuses. Pourtant, ça fonctionne! Et même si bien que d'autres organisations similaires ont vu le jour. Aujourd'hui, personne ne songe plus à se moquer de la fondation Max Havelaar. Et pour cause!

«**C**a ne marchera jamais! Les consommateurs n'accepteront pas de payer plus cher!» Malgré ces prédictions pessimistes, des œuvres d'entraide (*Caritas*, *Action de Carême*, *Pain Pour le Prochain*, *l'Entraide protestante*, *Swissaid* et *Helvetas*), avec le soutien de l'Office fédéral des Affaires économiques extérieures, fondent *Max Havelaar Suisse* en 1992 sur le modèle de la fondation hollandaise. Ses buts: la promotion d'un commerce respectueux de l'environnement qui rende possible une existence décente pour les producteurs défavorisés du Sud, d'autre part, un travail d'information sur les questions de développement qui s'y rattachent. Cette fondation sans but lucratif octroie un label aux produits commercialisés de manière équitable. Elle ne les commercialise pas elle-même, mais établit une relation directe entre le commerce suisse et les organisations du Sud. Elle conclut un droit de licence avec les intéressés qui fixe les conditions d'importation et régleme l'utilisation du label de certification. Le premier produit certifié par Max Havelaar a été le café. Le miel, le chocolat, le thé, les bananes et le jus d'orange ont suivi. Actuellement, dans la plupart des magasins, on trouve cinquante sortes de café, une douzaine de miels, quatorze chocolats, vingt thés, trois jus d'orange et une banane. Le succès de ces fondations a provoqué la création d'organisations de commerce équitable, avec lesquelles Max Havelaar collabore, dans plusieurs pays: Belgique, Danemark, Allemagne, France, Angleterre, Hollande, Italie, Luxembourg, Autriche, Canada, Etats-Unis et Japon.

Un fonctionnement international démocratique

Les diverses organisations de certification mettent en commun des critères de sélection, constituent une commission de représentants chargée du choix des producteurs, décident des prix minima, harmonisent les clauses commerciales, tiennent le registre des producteurs et se répartissent les tâches. Les contrats de licence avec les producteurs sont élaborés en fonction de la situation des petits paysans et de leurs organisations. A titre d'exemple, quelques critères concernant le café: il provient de petits producteurs affiliés au registre sans intermédiaires locaux. L'achat d'une quantité définie est garanti et la récolte en partie préfinancée. Le café est produit et conditionné dans le respect de l'environnement, et les producteurs reçoivent un prix assurant leur existence. Si le prix du café sur le marché mondial est supérieur au prix minimal de Max Havelaar, l'organisation des paysans reçoit une surprime.

Lorsqu'une organisation satisfait aux critères commerciaux et sociaux (qualité et crédibilité), elle peut signer le contrat. Lequel l'engage d'une part à mettre tout en œuvre pour éliminer la monoculture et diversifier la production, d'autre part à décider démocratiquement de l'investissement des gains supplémentaires. La signataire doit avoir une structure administrative transparente et efficace et un organe de contrôle, être prête à accepter et intégrer de nouveaux membres, donner la priorité aux services qui renforcent l'autonomie et le développement locaux. Finalement, elle propose à ses membres des crédits à des taux d'intérêt avantageux.



Photo: P. Bohrer

Avec l'introduction du thé, de la banane et du jus d'orange, le concept, jusqu'alors limité aux petits producteurs, s'est élargi aux plantations. Max Havelaar leur verse un supplément de prix sur un fonds destiné exclusivement à financer des projets servant à améliorer les conditions de vie et de travail de leur personnel.

Corinne Baumann ■

Suite en dernière page



Le locle

Eglise, ouvre-toi!

Oui, ouvre grand tes portes et ton cœur! Sois au milieu de la vie!

La vie ressemble parfois à une ruche et il y a plusieurs manières d'y être présent en tant que communauté chrétienne! Il y a toutes les activités, mais la vie n'est pas uniquement bourdonnement et débordement. Des moments de retour à la source pour y puiser la paix intérieure sont indispensables et pourtant trop vite oubliés aujourd'hui.

Un lieu de paix, c'est l'église ouverte au milieu de la ville pour offrir accueil et rencontre. C'est aussi une préparation de mariage ou de baptême où des questions essentielles se posent. Un lieu d'approfondissement du sens de la vie, c'est encore un catéchisme où, à travers la vie de groupe,

avec ses difficultés parfois, émergent les réflexions pleines de sens sur le monde, sur la vie ou sur Dieu. Plusieurs lieux, autant de chances de dialogue et de discussion ouverte dans le respect de l'autre.

Ce désir de rencontre nous habite profondément et nous en avons goûté particulièrement les concrétisations lors de nos temps de stage au Locle. Des encouragements nous ont été donnés et nous les avons reçus comme des cadeaux. Oui, vous nous avez fortifiés - merci à vous tous -, nous allons continuer nos routes animés par votre chaleur.

Elisabeth Reichen et Patrick Schlüter ■

Val-de-Travers

L'humilité au service de la communauté



Constituer un bric-à-brac, quelle aventure! Il faut y croire, mais surtout, il faut une motivation peu banale pour donner l'élan nécessaire à affronter poussière et ébréchures, dans un amoncellement d'objets disparates, du plus simple au plus sophistiqué, du plus petit au plus volumineux - la dimension n'en définissant pas la valeur! Tout cela pour découvrir un trésor d'humanité au sein d'une équipe de bénévoles, dans la constance d'une disponibilité sans réserve. Dans le silence, un engagement généreux et immuable pour la réalisation d'un projet: le remplacement des orgues au temple de la paroisse de Couvet.

Au départ du chemin, une promesse, l'œuvre à accomplir. Au regard des années, un émerveillement: 40 ans d'ombre pour la lumière, 4 décennies, 40 X 365 jours. Dans un même souffle. Des pionniers. Inlassablement. Un village qui se mobilise pour l'œuvre de Dieu. Des personnes qui n'ont pas renoncé lorsque les quittait un des leurs mais au contraire lui rendait hommage en lui trouvant un remplaçant afin d'assurer la pérennité de son action. C'est inimaginable et

c'est vrai. Parce que la foi renverse les montagnes et brise la peur, parce que la patience sert la persévérance, parce que le don de soi vainc l'égoïsme, parce que l'espérance conduit au plus loin des profondeurs à puiser des étoiles dans une sève d'amour.

C'est l'écho du Christ passant ses 30 premières années dans l'humble quotidien du *oui* au Père. Parce que la confiance en Sa Présence est intacte. Parce qu'une vie ouverte et offerte aux autres porte du fruit au-delà des frontières humaines. Nous sommes tous invités à suivre cet exemple qui est aussi un cadeau: l'édification d'une cathédrale, pierre après pierre, sans se décourager de la lenteur du temps nécessaire à sa réalisation. Des orgues majestueuses désormais installées à Couvet émane la plus belle musique: celle du cœur au cœur de la vie.

Merci pour la grâce de cette œuvre, merci à ceux qui en reprennent le flambeau.

Marie-Claire Cléménçon ■



Photos: Privées



Notre Eglise, c'est aussi

Une journée qui promet infiniment

La plupart d'entre nous avons appris à cacher nos vulnérabilités et à nous isoler des autres dans nos moments de perte et de deuil. Ce, afin de ne pas déranger, de ne pas peser sur les autres, et d'éviter un rejet, toujours douloureux... Ceux qui nous entourent n'ont pas toujours les forces et les capacités d'entendre les questions de sens qui nous remuent, ni l'envie d'être mis en contact avec la tempête d'émotions que nous portons en nous dans ces moments-là. Au fait, vivons-nous ces situations autrement dans l'Eglise qu'ailleurs? La Bible peut-elle nous apporter quelque chose à des instants où il n'y a peut-être rien à dire? Et comment trouver la force de pardonner à la vie, à l'autre, à nous-même quand toute notre énergie nous suffit à peine pour survivre à la souffrance?

Le 21 octobre, sous le titre «*Mes deuils, mes pertes, mes*

pardons... Quels bénéfices pour moi et pour autrui?», lors d'une journée de retraite et de formation avec Lytta Basset, pasteure et professeur de théologie pratique à Lausanne, nous pourrions méditer/ découvrir comment ces temps difficiles peuvent devenir une source de force personnelle et une richesse pour vivre ensemble en Eglise. Cette journée, qui promet d'être très riche d'enseignements, se déroulera à la salle de paroisse de la Collégiale (Rue de la Collégiale 3 à Neuchâtel). Elle est organisée par l'équipe pastorale de *La Margelle* (lieu d'écoute), et elle coûtera 45 francs. Si vous êtes intéressé(e) à y prendre part, contactez Denis Perret, au tél. 032 853 29 36 avant le 10 octobre. N'attendez pas: le nombre de places est limité.

Solveig Perret-Almelid ■

Entre-deux-lacs

Restructuration EREN 2003: entre mystique et mystification!

Agrandissement des paroisses, interdisciplinarité des équipes pastorales, concentration des services de formation... Quelle est la mouche qui a piqué nos autorités synodales? Est-ce la fièvre du changement, la contagion des restructurations et concentrations d'entreprises, la peur de disparaître, ou bien une perspective courageuse ou même prophétique?

Ce qui est sûr, c'est que le projet *EREN 2003* fait le pari qu'un changement formel, structurel implique un changement de mentalité d'une part et peut induire une plus grande efficacité d'autre part. Va-t-il impliquer une conversion spirituelle et induire une plus grande fertilité, la question reste ouverte et ne peut être résolue par une décision synodale. Mais elle vaut la peine d'être posée, à tous les niveaux, personnel, communautaire, ecclésial.

A moins d'un approfondissement de notre enracinement mystique, cette restructuration ne pourrait être que mystification! L'enracinement mystique implique un ancrage dans la foi nourri dans la prière, et un travail sur soi-même et sur ses relations, qui donnent l'énergie pour vivre le changement à partir de l'intérieur. Deux exemples:

1) L'élargissement des équipes de pasteurs et diacres. Il vise à promouvoir la mise en valeur et la diversification des charismes, et à offrir des services plus adéquats; et il implique l'obligation d'une meilleure collaboration entre ministres. Belle idée!

Suffit-il de l'imposer pour que ça marche? Même en se donnant quelques «outils» de collaboration? En fait, la «belle idée» va se confronter à la réalité, aux résistances naturelles invétérées de chaque ministre, conscientes ou inconscientes. Car il ne s'agit pas seulement d'établir des collaborations professionnelles, des synergies de type structurel, mais aussi d'un processus de rencontre et

d'acceptation mutuelle (pour devenir de vrais vis-à-vis, et se parler vrai). Il ne faut pas se leurrer, cela implique de «travailler» ses propres antipathies, résistances et incompatibilités avec les autres. C'est la condition pour que le cœur y soit. C'est un travail intérieur, une ouverture à l'Esprit; ce que j'appelle un enracinement mystique. Bonne exigence!

2) L'agrandissement des paroisses. C'est dans l'esprit du temps. Est-ce aussi une exigence spirituelle? Chacun de nous peut très bien trouver de bonnes raisons de justifier cet agrandissement; chacun peut aussi trouver en lui des résistances à ce mouvement, des bonnes et des mauvaises. Il ne suffit pas d'argumenter (les modernes contre les anciens, l'adaptation à de nouvelles conditions socioculturelles, les perspectives du Nouveau Testament...) pour traverser ces résistances: «*On est bien entre nous, dans notre petite communauté paroissiale, on a mis tant d'énergie à la constituer qu'on ne va pas la diluer, dilapider ce capital d'un seul coup, maintenant!*» En effet. Par contre, abandonner notre mainmise sur le groupe, renoncer à nous agripper au cercle connu pour nous ouvrir à de nouvelles personnes, de nouvelles perspectives, cela peut s'apparenter à une démarche spirituelle, et cela exige de nous un enracinement personnel plus profond, et mystique. Voilà qui pourrait être fertile, et devenir un appel pour nous tous! Mon propos ne consiste pas à vouloir appuyer, justifier, spiritualiser les décisions synodales, pour les faire mieux passer, mais à discerner en quoi elles nous offrent une occasion d'enracinement spirituel, d'ouverture personnelle, communautaire, ecclésiale à l'Esprit du Christ, Seigneur de son Eglise.

Jean-Claude Schwab ■



Sans phrases

Sagacité récompensée



Photo: P. Bohrer

Adrienne Magnin

Collaboratrice du Centre œcuménique de catéchèse (COC)

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Réalisatrice, au cinéma ou à la télé. J'ai grandi là-dedans, et j'ai toujours été passionnée d'images.

Votre définition du bonheur?

- Etre au bord de la mer et écouter les vagues.

Le personnage célèbre avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Le cinéaste Martin Scorsese. Sa «Dernière tentation du Christ», notamment, m'interpelle beaucoup.

Le pire que vous puissiez imaginer?

- Etre submergée de violences.

Le cadeau que vous aimeriez offrir une fois?

- La faculté de jouir de la vie, à mes enfants.

Votre principale qualité?

- L'ouverture.

Le rêve que vous souhaitez réaliser?

- Transmettre ma passion de l'audiovisuel.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Le manque ou l'abus de communication.

Qu'est-ce qui est important?

- La Parole.

Le mot que vous préférez?

- «Je suis le cep, vous êtes les sarments»: le tout en un mot!

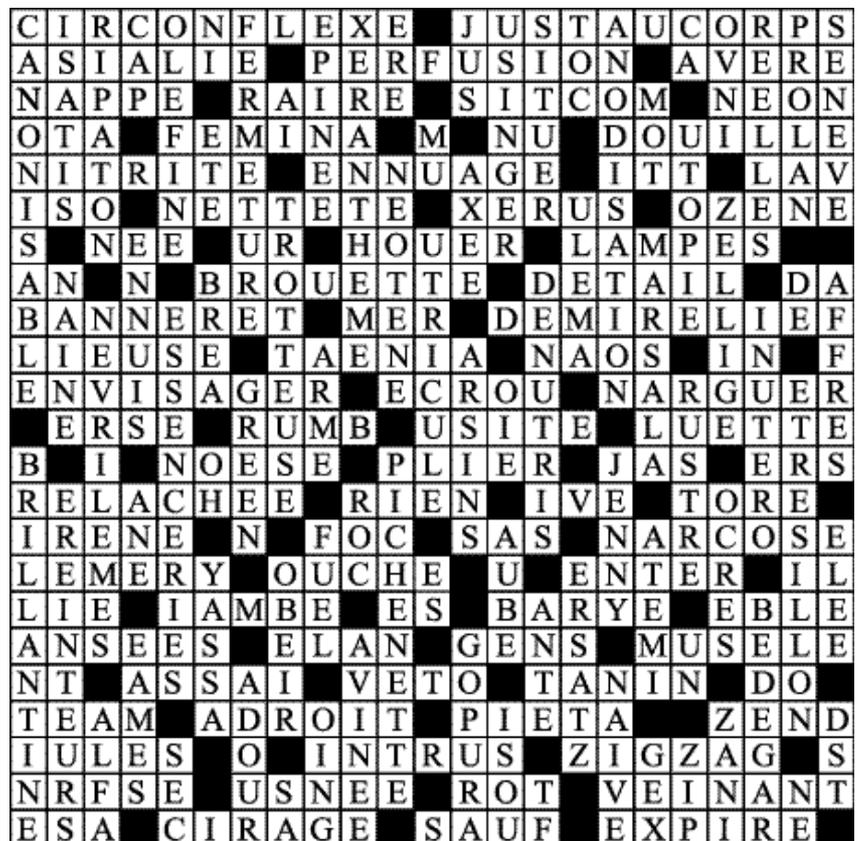
Si vous étiez un objet...

- Je serais de l'eau. Elle reflète, en étant symbole. Et puis, elle est insaisissable.

Au départ, une interrogation légèrement angoissée nous accompagnait: qu'en serait-il de la grille de mots croisés que nous avons publiée, sous forme de concours, à l'aube de l'été? Trop difficile, tirée par les cheveux? Pour le verbicruciste de service, c'était une première. Et si personne ne parvenait à la remplir intégralement?...

A l'arrivée: pleins de cadeaux, tantôt par écrit, tantôt de vive voix! Des petits signes par ci: «*On s'y est attelé en couple il y a plusieurs jours, au moment du café!*» Des clins d'œil par là: «*Je ne sais pas si on arrivera au bout parce que c'est dur, mais on croche!*» Bref, promis, on refera! Et merci de vos encouragements, de vos «quittances» toutes de gentillesse.

Une grosse quinzaine de réponses exactes nous sont parvenues dans les délais. Les trois personnes perspicaces gagnantes sont: Mme Jeanne Geiser de Dombresson, M. Charles-André Breguet du Locle, et M. Richard Robert de La Chaux-de-Fonds. Un bon d'achat de cinquante francs, valable dans les *Magasins du Monde*, leur sera envoyé prochainement par la Poste. Bravo!... Et à la prochaine!



Un fait de société,
un sujet de réflexion:
tôt ou tard, ce sera
dans la VP.





Sans statut, sans papier reconnu, sans visage à ciel ouvert Clandestin, ou la peur au ventre

Nous en connaissons certainement tous, sans le savoir. Pour les croiser au hasard de la rue, entre les rayons de nos grands magasins, à l'arrêt du bus. Ils tentent souvent, et pour cause, de se dérober au regard qu'ils perçoivent comme inquisiteur ou menaçant. Ils n'ont pas de signe distinctif, ne sont ni délinquants, ni malades ou endettés. Leur seul «crime»: l'inoctialité. Ces gens sont comme vous et moi, à la nuance près que leur identité leur vaut une angoisse permanente. Explications.



Maria vit au Portugal. Elle est mariée et a trois garçons en bas âge. Son mari est un homme violent et la vie est devenue impossible. Maria choisit de le quitter et demande le divorce. Plusieurs fois, il lui profère des menaces de mort si elle ne rentre pas à la maison. Maria persiste dans

en cachette. Elle a un visa de touriste et tente pendant trois mois de trouver une place de travail. Sans autorisation de séjour, ses chances sont minces. Elle échoue. Pourtant, Maria décide de rester en Suisse. Ses parents au Portugal lui déconseillent de rentrer, car son mari est devenu fou de rage. L'insé-

«Sans oser sortir, sans oser dire bonjour, sans oser aller chez le médecin, avec la peur pour principale compagne»

son choix et se fait poigner un soir qu'elle rentre chez elle. Hospitalisée plusieurs mois, elle choisit de quitter le pays dès que sa santé le lui permettra. Elle embarque pour la Suisse avec ses trois enfants,

curité de la vie sans papiers en Suisse est plus supportable que la menace de mort qui pèse sur sa tête si elle retourne chez elle. Pendant cinq ans, Maria survit avec ses fils au prix d'efforts incroyables. Elle a

trouvé un appartement et a réussi à scolariser ses garçons. Elle travaille au noir en tant que femme de ménage chez des particuliers et gagne environ Fr. 1800.- par mois. Avec cela, elle doit faire vivre sa famille.

Sans relâche...

Maria vit la peur au ventre. Peur de la police. Peur d'une dénonciation de la part d'un voisin ou d'une connaissance. Peur de ne pas trouver suffisamment de travail pour nourrir ses enfants. Peur d'être contrainte à repartir vers l'enfer.

Ses enfants grandissent, parlent le français avec l'accent neuchâtelois, s'intègrent magnifiquement. Maria est en contact régulier avec le CSP pour un soutien psy-

cho-social. Elle va mal, est au bord de l'épuisement.

Un jour, elle trouve dans sa boîte aux lettres une convocation de la police. C'est la panique. Avec l'aide du CSP, elle dépose une demande de permis humanitaire, dévoilant ainsi sa clandestinité aux autorités. La demande est refusée. Pourtant, l'autorité cantonale lui laisse une chance: si elle trouve un employeur qui est d'accord de l'embaucher, on lui délivrera une autorisation de séjour. Maria est une luteuse, une battante. Elle trouve un emploi dans la semaine qui suit et peut enfin régulariser sa situation.

Dans notre ville, dans notre quartier, dans notre immeuble, des femmes, des hommes et des enfants vivent dans la clandestinité. Sans oser sortir, sans oser dire bonjour, sans oser aller chez le médecin, avec la peur pour principale compagne. Il y a encore quelques années, les enfants de saisonniers, qui venaient ici clandestinement avec leur mère, vivaient cachés, murés dans la chambre ou le studio de leur père. Pourquoi ce choix impossible? Pourquoi ces gens continuent-ils de préférer vivre chez nous dans ces conditions plutôt que de retourner chez eux? Furent-ils la misère, le chômage, la guerre, la violence? Qu'est-ce qui peut être assez terrible pour y préférer un statut de sans-nom, d'inconnu,



de hors-la-loi ? Clandestin n'est pas un statut choisi. Ce n'est pas le goût de l'aventure qui pousse les gens vers notre pays ou vers l'Europe en général.

Quelques vérités

Immigrés de la violence, de la pauvreté, saisonniers sans travail, requérants d'asile déboutés... Et bientôt, des personnes du Kosovo viendront grossir les rangs des

important de savoir :

- Que dans notre pays, qui recense régulièrement hommes, femmes, enfants et animaux domestiques, travaillent ou se débrouillent près de 150'000 sans-papiers, sans existence légale.
- Que beaucoup de maraîchers, entrepreneurs, cafetiers-restaurateurs ne pourraient faire vivre leur entreprise sans le travail des clandestins.

«Aucune décision officielle n'empêchera ceux qui manquent du nécessaire ou qui fuient la persécution d'arriver dans nos pays riches»

indésirables car ils préfèrent vivre dans la peur ici que de retourner là-bas. Les clandestins nous côtoient chaque jour, dans leur réalité si dure et inhumaine. Ainsi, il est

- Que malgré des conditions de travail souvent inacceptables, des centaines (des milliers ?) de femmes clandestines, gardes d'enfants, bonnes à tout faire, artistes



de cabaret, nettoyeuses, persévèrent pour pouvoir envoyer au pays de quoi nourrir leurs enfants qu'elles ont dû quitter pour survivre.

- Que beaucoup de jeunes qui fuient la violence dans leur pays et sont ici menacés d'expulsion, préfèrent les risques de la clandestinité en Suisse aux prisons de leurs pays, et sont une proie facile pour les mafias de la drogue et du sexe.

- Qu'aucune décision officielle n'empêchera ceux qui manquent du nécessaire ou qui fuient la persécution d'arriver dans nos pays riches, fussent-ils sans papiers et «sans existence légale».

Alors si la Suisse, par ses lois, par ses contradictions, génère ce statut de clandestin, pourquoi ne permet-elle pas une amnistie? A l'image de la Belgique, pourquoi n'offre-t-elle pas la possibilité à toutes ces personnes qui nous sont malgré tout indispensables, de régulariser leur situation?

A creuser

La Commission protestante romande Suisses-Immigrés (CPRSI) a souhaité cette année sensibiliser les paroissiens et les citoyens en général sur ce thème. Un dossier de réflexions, de témoignages, d'animations et de réflexion théologique est à la disposition des paroisses, des groupes et des personnes intéressées à comprendre cette réalité qui nous est si proche. En tant que chrétiens et que citoyens, nous avons le devoir de savoir... Un passage biblique nous invite d'ailleurs non seulement à savoir, mais en plus à respecter, à aimer : *«Quand un émigré viendra s'installer chez toi, dans votre pays, vous ne l'exploiterez pas; cet émigré installé chez vous, vous le traiterez comme un indigène, comme l'un de vous ; tu l'aimeras comme toi-même, car vous-mêmes vous avez été des émigrés...»* (Lévitique 19, 33-34, TOB).

Sylvie Baume ■



Photos: P. Bohrer

Ne passez pas à côté

Les commandes du dossier sus-mentionné sont à adresser à: Madame D. Schenk, Plan 2, 1092 Belmont. Le dossier «Clandestin» vous sera envoyé pour le prix de Fr. 12.- port compris.



Amis du bout des ondes: **on vous attend!**

Rentrée rime cette année avec changements pour l'équipe qui produit «L'Eglise au milieu du virage», l'émission hebdomadaire protestante diffusée sur les ondes de la radio locale neuchâteloise RTN. Changements de personnes - l'effectif s'enrichit - et changements d'horaires - là, c'est carrément l'inconnue. Des défis importants que l'auditeur permettra de relever avec succès. A vos postes!



La pause estivale est survenue après deux ans et demi d'émissions uniquement réformées; à partir de janvier 1998, «Eglises et Actualité» a en effet perdu sa connotation œcuménique pour ne devenir que réformée, sous la responsabilité de l'EREN. L'Eglise catholique romaine renonçait alors à sa présence sur les ondes de la radio locale pour investir financièrement dans l'émission «Passerelles» diffusée sur

Canal Alpha +, la chaîne de télévision neuchâteloise. L'EREN, elle, estima qu'il

«Les mots d'Eglise, les paroles d'Evangile, interviennent désormais entre le café et les croissants ou entre la douche et l'after shave! On verra si ça marche»

aurait été regrettable de quitter la radio, consciente du fait que si l'Eglise se retirait de RTN, même temporairement, elle ne pourrait plus y

reprendre de place. Bénévolement, Pierre Tripet, Guy Labarraque et Florian Serex, deux ministres et un laïc, sous la responsabilité du premier nommé, ont été chargés par le Conseil synodal de mettre en place un nouveau concept pour cette émission, qui continua d'être diffusée, à l'enseigne de «L'Eglise au milieu du virage», tous les dimanches de 19h à 19h30.

Partant de l'affirmation que l'Evangile, et par conséquent l'Eglise, se doivent d'être présents dans la réalité quotidienne de la société, les trois animateurs ont défini les objectifs suivants:

- une réflexion sur l'engagement éthique et social de l'Eglise, qui débouche sur une série d'émissions consacrées aux œuvres d'entraide et à leurs objectifs, ainsi qu'une série d'interviews de personnalités théologiques, politiques et économiques constitueront la ligne développée par Florian Serex;
- un apport méditatif, poétique et artistique à l'approfondissement de la foi chrétienne, ainsi qu'une meilleure connaissance des pasteur(e)s venu(e)s de pays étrangers, formeront la ligne

de l'EREN, en fonction de l'activité politique, économique et sociale, fourniront, avec les thèmes développés dans La Vie Protestante, la plupart des sujets d'émissions réalisées par Pierre Tripet;

- à cela s'ajoutent la participation de RTN à différentes manifestations, comme le 150e anniversaire de la République à La Vue-des-Alpes, le culte de minuit transmis de la Collégiale, les activités au temps de Noël à La Chaux-de-Fonds.

Bilan de ces deux ans et demi:

- les émissions sont appréciées, lorsqu'elles sont écoutées... Tout est là, tout repose sur l'opportunité horaire du dimanche soir, de 19h à 19h30, moment où seules les personnes qui en prennent la décision écoutent la radio;

- la promotion des émissions, dans le cadre de l'Eglise et des paroisses en particulier, doit absolument être améliorée, de nombreux paroissiens ignorant jusqu'à l'existence de cette présence réformée à RTN;

- si nous trouvons des personnes à interviewer, il est plus difficile d'en trouver qui soient intéressantes à écouter, comme si le protestantisme neuchâtelois avait perdu de son sel et se résumait à de grandes déclarations d'intention, susceptibles de réunir chaque position, en évitant avant tout un conflit d'opinions. Il serait en conséquence très utile que des personnes d'Eglise soient formées particulièrement à la communication, et



que l'Eglise elle-même essaie de redéfinir et d'affiner son message.

Dans le but de grouper par styles et par thèmes les différentes plages de la grille horaire, RTN a demandé que «*L'Eglise au milieu du virage*» soit diffusée, à partir de cet automne, le dimanche matin de 8h35 à 9h. Est-ce mieux ou moins bien pour l'émission? L'avenir le dira!

Pierre Tripet ■

Un virage à prendre

Que l'Eglise soit au milieu du «virage» quand elle est sur les ondes, ça reste toujours à démontrer. En effet, il faut pouvoir montrer une certaine qualité d'émission et apporter un démenti constant à ceux qui croient encore que l'Eglise ne sait pas ou plus communiquer. Mais qu'elle soit au milieu d'un virage pris par d'autres, en l'occurrence par la direction de RTN, sur les ondes de laquelle elle diffuse son émission, voilà un fait qui ne se défend pas mais qui s'impose.

Depuis le 10 septembre, l'émission hebdomadaire de radio de l'EREN est diffusée à 8h35 le dimanche matin - avec rediffusion le lundi à... 2h du matin (!) -, et non plus en fin de journée. Ce n'est donc plus en rentrant à Neuchâtel, après un week-end d'évasion avec l'autoradio qu'on allume machinalement pour échapper aux heurs de la circulation, mais par le radio-réveil, avant de partir en sortie ou d'aller à l'église, qu'on entend une voix rappeler l'importance de la spiritualité. Celle-ci doit par



Photos: P. Bohrer

conséquent se faire une place, non plus entre les résultats sportifs, mais entre les conseils de *Monsieur Jardinier*, *Monsieur Vétérinaire*, *Monsieur Bricolage*, et j'en passe. Bref, entre les accents rassurants et matinaux de praticiens toujours plus écoutés.

D'un certain côté, tout cela est assez logique et conforme à l'air du temps: on va à l'église le dimanche matin par choix, et non en étant tombé du lit. Logique encore parce que la foi, qu'on le veuille ou non, est aussi une pratique, et pas simplement une croyance qu'on se reconnaît à l'occasion. Autre temps donc, autre élan; autre heure, autre humeur; autre allure, autre gageure!

Car c'est un défi que de diffuser le dimanche matin des mots d'Eglise, des paroles d'Evangile, entre le café et les croissants ou entre la douche et l'after shave. C'est un «virage» à bien négocier, non pas à cause de la concurrence - les audimatons font aussi la grasse

matinée -, mais parce qu'il nous faut être dans un autre registre. Un registre qu'une oreille peut saisir à quelques minutes de l'oreiller, qu'elle est capable d'accueillir et d'enregistrer provenant d'un radio-réveil qui a pour mission de tirer les gens hors du lit. Parions donc sur le chœur parlé, sur les narrations, les contes, les histoires, les méditations, et d'une manière générale sur les paroles qui prennent des gants pour nous dire les choses essentielles. L'authenticité, la fidélité à l'Ecriture, nous les aurons cette fois-ci en essayant

d'être au «milieu» du message de Jésus qui savait prendre des gants pour dire la Bonne Nouvelle en recourant notamment à ses fameuses paraboles!

«*Entende qui a des oreilles*», et il n'y aura pas de grincements de dents! Quoiqu'avec l'Evangile, on ne peut jurer de rien!...

Guy Labarraque ■

Nouvelles voix

Florian Serex ayant été élu au Conseil synodal, il a fallu le remplacer. Désormais «*L'Eglise au milieu du virage*» sera animée par quatre personnes: Pierre Tripet et Guy Labarraque, fidèles au... poste, ont été rejoints par Françoise Surdez et Olivier Bauer. Le répondant de l'équipe face au Conseil synodal et à la direction de la station est dorénavant Guy Labarraque.



Chrétiens en fête le 3 septembre à Polyexpo Des signes de bonheur

Ces 1600 chrétiens étaient-ils «heureux de l'être», dimanche 3 septembre dans les halles de Polyexpo à La Chaux-de-Fonds - comme l'avait affirmé, sur papier bleu ciel, le slogan appelant à la grande Fête œcuménique des communautés chrétiennes du canton?



Voilà une question impossible à élucider... Le vrai bonheur, surtout quand il est religieux, est une chose beaucoup trop précieuse

«C'est l'épaisseur, la valeur même d'une fête œcuménique que de se faire la multiplicatrice à quatre chiffres des chances de rencontres»

pour qu'on la mesure. Croirait-on l'apercevoir affiché sur un visage au sourire éclatant et au regard transi qu'on pourrait aussitôt le suspecter d'être passablement superficiel et un peu niais. Etais-je donc vraiment heureux, ce jour-là? Chacun n'y peut répondre que dans le mystère de sa propre profondeur.

Il y a eu des signes assez clairs, pourtant, que bon nombre de participants vivaient en harmonie avec tel ou tel moment de la journée - ce qui est déjà

une définition du bonheur. L'un des signes les plus touchants? Celui de cette fillette de cinq ou six ans qui, sans doute oublieuse des consignes parentales, s'est mise tout à coup à danser au pied de la scène où *Les Compagnons du Jourdain* faisaient valoir toute leur expérience pour que grondent les rythmes syncopés de leurs gospel

songs et de leurs negro spirituals. Le public souriait, attendri. La foi des Noirs, mémoire d'espérance puisée dans de très vieilles figures bibliques, musique de cœur et de tripes, chantée par une quinzaine de solides quadra- et quinquagénaires romands... le tout capté en toute innocence et légèreté par une petite Blanche haute comme trois pommes...

Echanges fertiles

Autre indice, la promptitude avec laquelle Cécile et Jean-Noël Klinguer, couple de chanteurs français avides de témoigner, a su obtenir

une «réponse» de la salle en lui faisant apprendre quelques-uns des chants pour la célébration de l'après-midi. Le récital de ce fervent duo de Lons-le-Saunier a suivi aussitôt, avec ses chansons bien trouvées sur des paroles nettes (très répétitives il est vrai...) d'une veine charismatique qui aura plu à beaucoup quand bien même elle aura pu paraître à d'autres d'un goût un peu sucré.

Pendant ce temps, les scouts des *Flambeaux de l'Evangile* - sous la tente voisine, bien évidemment - accomplissaient une B.A. toute de patience, de savoir-faire et de ténacité pour occuper les «6-13 ans» à des jeux. Quitte à les confier par instants aux *Compagnons du Jourdain* et aux Klinguer, qui allaient les exercer aux premiers secrets de leur art. Mais les plus nombreux de ces signes d'adéquation harmonieuse avec l'instant présent n'étaient-ils pas ces centaines de conciliabules, joyeux ou sereins, tenus lors du repas ou en dehors de tout rituel, dans les couloirs, les entractes, les pauses-cigarettes? Comment mesurer la qualité et l'ampleur de ces retrouvailles-là, entre des gens du canton qui se croisent peut-être souvent au civil, mais si rarement «comme chrétiens», tant il est vrai que bien peu abondantes sont encore les ren-

«La fête a vibré à la hauteur des espoirs des organisateurs»



Que ce soit à travers la prière, la discussion, la musique, le jeu ou la nourriture, les chrétiens du canton,

toutes «couleurs» confondues, ont prouvé, le 3 septembre, qu'ils avaient des richesses à partager.



Photos: P. Bohrer

contres inter-confessionnelles. Somme toute, c'est l'épaisseur, c'est la valeur même d'une fête œcuménique - quelle que soit la réussite de son programme, en l'occurrence évidente - que de se faire la multiplicatrice à quatre chiffres de ces chances de rencontres.

teur Werner Habegger? Allez savoir: peut-être... Le contenu de la journée, son cadre et l'ambiance, en tout cas, y concouraient. Vers midi, un panneau d'expression libre, planté à l'entrée, donnait quatre avis tracés au feutre comme autant de nuances sur le bonheur chrétien. «*Etre soi-même*».

«L'espérance, c'est comme le bonheur, cela ne se mesure pas»

A chacun sa définition... Sommes-nous devenus, alors, «des signes d'espérance les uns pour les autres», comme nous l'avait demandé d'entrée le pas-

Ou à l'inverse: «*Etre comme les autres*». Plus précis: «*Etre dans nos cœurs semblables*». Et en fin de compte: «*Vive nos différences!*» Assurément

doyen du jour, le pasteur centenaire Robert Jéquier, lui, nous disait son plaisir de vivre ces heures-là, son accord total avec le principe même d'organiser de pareilles rencontres. Quand est venue la célébration, prisme focal qui allait pouvoir réfracter en arc-en-ciel toutes les paroles fortes de la fête, toutes les musiques entendues et exercées, le curé Christoph Schuler dans son adresse et le pasteur Pierre Tripet dans sa prédication n'ont guère eu de peine à nous faire admettre que nous venions de vivre une étape impor-

tante vers l'unité des chrétiens, dans la mesure où nous saurions partager l'alliance, et le bonheur. En définitive, Madeleine Moreau et les pasteurs Séverine Schlüter et Werner Habegger - le trio conduisant les 80 bénévoles impliqués - peuvent être rassurés. Cette fête devrait avoir vibré à la hauteur de leurs espoirs. Quant à l'espérance, c'est comme le bonheur, elle ne se mesure pas.

Michel Vuillomenet ■



Oui, nous payons notre contribution ecclésiastique!

Depuis quelques jours, des affiches apparaissent sur les murs des villages et villes du canton. On y voit des membres des Eglises qui, dans le cadre de la campagne de sensibilisation au paiement de la contribution ecclésiastique, évoquent les raisons de leur engagement financier. Ils sont convaincus, comme d'autres, que la mission confiée par le Christ est essentielle pour le quotidien et, à long terme,

pour le maintien des valeurs de vie dans le canton. La présence de l'Eglise se manifeste grâce aux ministères des pasteurs, diacres, permanents laïcs et des bénévoles. Selon ses compétences et sa disponibilité, chacun permet que le message du Christ soit transmis, sans discrimination, auprès de la population neuchâtoise. Cette présence auprès du plus grand nombre n'est

possible que par le soutien financier des membres de l'EREN, car les salaires des pasteurs, diacres et permanents sont payés grâce à la contribution ecclésiastique et aux dons. L'Etat encaisse la contribution au nom des Eglises, mais n'assume pas les charges salariales. Les comptes 1999 bouclent avec un déficit de plus de 884'000 francs. Grâce à la campagne «Un million de timbres pour un million de

francs» et à un legs important, le déficit est pratiquement épongé. Néanmoins, le budget 2000 prévoit un déficit de 556'400 francs, et les 87% des recettes dépendent de la contribution ecclésiastique qui est volontaire. Ces chiffres montrent combien il est important que chaque contribuable paie, selon ses possibilités, sa contribution ecclésiastique.

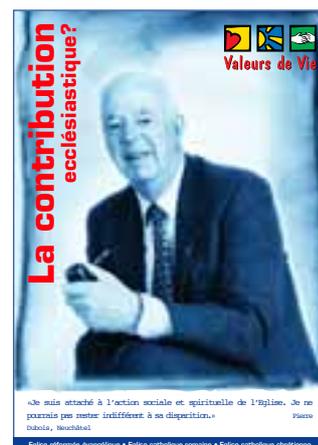
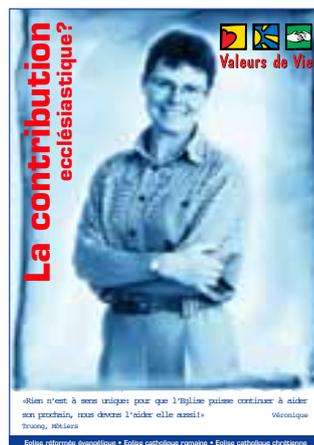
Jacques Péter, conseiller synodal ■

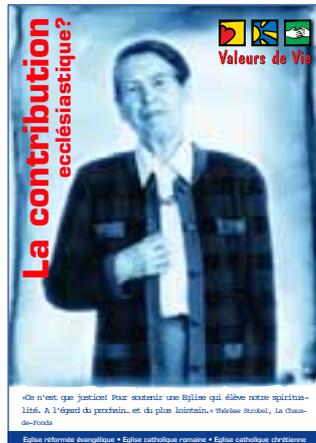
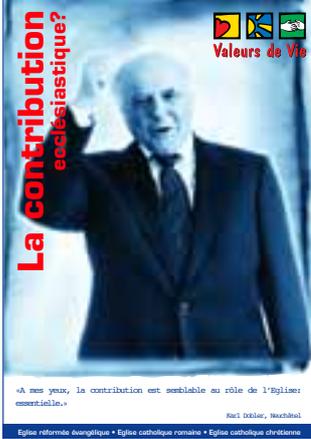
Résumé des comptes 1999

Recettes	1999
Contribution ecclésiastique	7'462'313.-
Dons, Journée d'offrande	380'722.-
Loyers des cures	853'859.-
Divers	198'220.-
Total des recettes	8'895'113.-

Dépenses

Pasteurs et diacres en paroisse	5'601'283.-
Education et formation	1'056'165.-
Action diaconale et sociale	720'840.-
Aumôneries	301'560.-
Synode, Conseil synodal	385'198.-
Presse et médias	351'244.-
Cures, immeubles	568'149.-
Administration	268'436.-
Autres	526'615.-
Total des dépenses	9'779'489.-
Excédent de charges	884'376.-





Très chaleureux merci

Le Conseil synodal adresse de vifs remerciements à tous les contribuables, tant les personnes physiques que morales, qui se sont acquittés de leur contribution. Ce soutien permet à l'EREN de rester au service de la population neuchâteloise.

Intéressés par...

Les activités et les finances de notre Eglise vous intéressent? Des documents présentant l'EREN sont à votre disposition. Un coup de fil au secrétariat général (032 725 78 14) suffit pour rece-

voir les informations désirées.

Qui paie sa contribution ecclésiastique et combien ça coûte?

En 1998, 14'096 contribuables, soit 38,4% des réformés du canton, se sont acquittés, totalement ou partiellement, de leur contribution ecclésiastique. Cette dernière équivaut à 15% de l'impôt cantonal facturé au contribuable.

Si un soutien financier et pratique...

Si un nombre plus important

de contribuables soutenaient financièrement et pratiquement leur Eglise, l'EREN pourrait être plus proche des demandes spirituelles de la population; elle continuerait ainsi à être au service de tous.

Actes ecclésiastiques

Le Christ s'est approché de tous gratuitement. En ce sens, il n'est pas possible à l'Eglise de faire payer les baptêmes, mariages, services funèbres. Par contre, la présence gratuite de l'EREN n'est possible que par la solidarité financière

de nombreuses personnes. Chacun(e) peut y participer.

Un million de timbres pour un million de francs

Lancée l'an dernier, cette campagne extraordinaire a rapporté 900'000 francs. Les dons, les actions mises en place par les paroisses et institutions comptent pour 590'000 francs, et les dons de l'extérieur pour 310'000 francs. Grâce à cette campagne, le déficit 1998 a été compensé et celui de 1999 sensiblement diminué.

Qui n'a jamais nécessité?...

Nous vivons une rupture historique. Nous savons que le roi est nu. Rien n'est plus comme avant: notre vision du monde, notre rapport à l'autre, notre souci de vérification qui exclut les dogmatismes. Nous vivons ces évidences. C'est donc presque naturel que nos églises se vident, parce que la chrétienté - ce mode de comprendre l'insertion du Règne de Dieu dans l'histoire et les institutions religieuses - a tout simplement disparu.

C'est un constat! Bon, et après? Faut-il se contenter de cet état des lieux, s'en lamenter ou hausser les épaules par indifférence? Une crise, et nous y sommes immergés, est un passage. Il y a un temps que nous quittons, que nous pouvons regretter, mais dont nous devons faire le deuil, aussi douloureux soit-il, car il y a le temps dans lequel nous entrons, et il faut l'investir, l'assumer; c'est notre responsabilité d'aujourd'hui.

Pour ce travail, fondamental, nous sommes dans la nécessité de partager, d'écouter, d'avoir ensemble du courage, de la persévérance, de l'intelligence.

Il est révolu le temps des vérités souveraines, fussent-elles religieuses, scientifiques ou politiques; dans ce combat, car c'en est un, face aux nostalgies puissantes et paralysantes, les Eglises ont une place de choix, non pour retrouver un pouvoir perdu, mais, qu'on le veuille ou non, qu'on l'admette ou s'en détourne, pour annoncer une Parole de liberté, pour donner un témoignage qui n'est pas de l'ordre de la science, de la technique ou de l'histoire, mais qui nous interpelle au plus profond et nous met debout pour marcher.

Qui, un jour dans sa vie, face à l'injustice, à la solitude, à l'échec, à la souffrance ou à l'indifférence, n'a pas eu besoin d'une Parole dans la nuit? C'est une des excellentes raisons pour lesquelles je verse ma contribution ecclésiastique, et encourage chacun à le faire aussi. Pas seulement les croyants, mais tous ceux qui perçoivent que sans le témoignage de l'Eglise, un élément fondamental manquerait à nos recherches.

André Brandt,
ancien conseiller d'Etat ■

Le révolutionnaire d'Allah

Une figure sévère, l'air absorbé; la chevelure enveloppée du traditionnel turban mettant en évidence une longue barbe blanche. Sous des sourcils broussailleux, les yeux expriment une extraordinaire détermination. L'ayatollah Khomeiny, c'est d'abord un visage impressionnant: celui d'un homme qui ne sourit jamais.

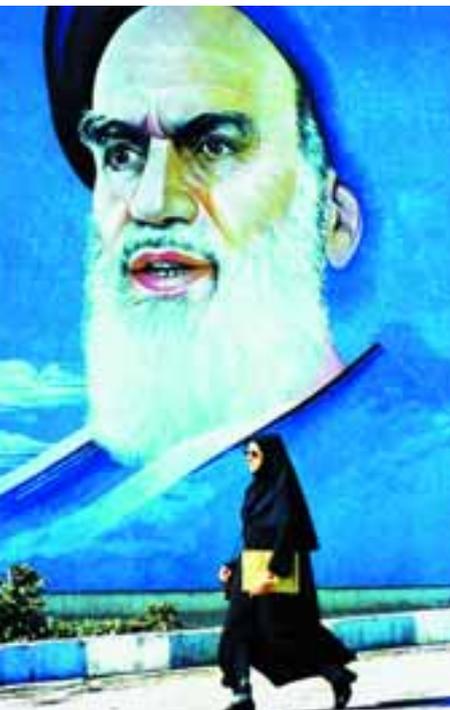


Photo: Keystone

Cette image d'homme fort, inébranlable, c'est Khomeiny lui-même qui l'a imposée. Le 1er février 1979, lorsqu'il rentre dans son pays après quinze ans d'exil, il interdit les représentations le montrant avec des lunettes et celles où il arbore une attitude

«Celui qui va incarner le guide suprême de l'Etat iranien, inspiré directement du prophète Mohammed, ne saurait afficher des signes de faiblesse ou d'insouciance»

de bienveillante. Celui qui va incarner le guide suprême de l'Etat iranien, inspiré directement du prophète Mohammed, ne saurait afficher des signes de faiblesse ou d'insouciance.

Rouhollah Khomeiny est né au début du siècle, on ne sait précisément quand. Son père décède alors qu'il n'a pas six mois. A quatre ans, Rouhollah entre à l'école, et deux ans plus tard, il connaît déjà le Coran par cœur. Sa famille, pauvre, décide, au prix de grands sacrifices, de lui offrir des études, qui se feront à Qom, future capitale de la révolution islamique. A 23 ans, Khomeiny prend place dans le clergé chiite en devenant mollah. L'Iran voit alors rapidement arriver au pouvoir une nouvelle dynastie de monarques, les Pahlavi, qui entendent faire du pays un Etat moderne, laïc. En 1926, le Shah interdit le port du voile, et oblige les mollahs à se raser la barbe et à porter une casquette à la place du turban. Plus tard, le gouvernement veut émanciper les femmes et redistribuer la terre aux paysans. Les mollahs, qui en possèdent plus de 30%, se lancent dans une résistance farouche. En répression, le régime se radicalise au fil des ans.

Khomeiny, promu Grand ayatollah, plus haute fonction du clergé chiite, lance, en 1963, sa première attaque publique contre le Shah. Son discours fait l'effet d'une bombe. Il est arrêté et

exilé en Irak. Sa carrière politique paraît terminée. D'autant qu'il souffre de graves problèmes de santé. Mais c'est mal connaître sa détermination: il pose alors les bases de la «République islamique», qui implique notamment la prise du pouvoir par le clergé.

La tension monte en Iran, où le régime est corrompu et tyrannique. La contestation dénonce les inégalités sociales et rejette le développement occidental. A Téhéran, l'armée tire sur les manifestants, faisant 2000 morts. Khomeiny, dont la popularité ne cesse de croître, réclame le renversement du Shah. Il est aussitôt expulsé d'Irak, et se rend en France. Le 16 janvier 1979, le Shah et l'impératrice Farah quittent l'Iran pour des «vacances à l'étranger». La voie est libre pour Khomeiny, qui rentre au pays. Après plusieurs jours d'insurrection, la révolution triomphe. Khomeiny règne en maître absolu, et la répression est terrible. La presse est censurée, l'alcool prohibé, les femmes tenues

de porter le tchador.

Jusqu'à sa mort, le 4 juin 1989, Khomeiny s'emploie à construire sa société idéale: c'est un échec. Après une décennie de pouvoir sans partage, une longue et très coûteuse guerre contre l'Irak, le peuple est épuisé. L'ambition de hisser l'étendard de la révolution dans tous les pays musulmans et de créer un Etat islamique universel se solde également par une déconvenue. Amir Tahéri, journaliste et écrivain iranien, déclare: *«C'était un idéaliste et un fanatique. Il voulait recréer un monde et un homme nouveau, l'homo islamicus. C'était un projet impossible!»*

RSR/ VPNE ■

Document passionnant

Sous le titre *«Ils ont marché sur la terre...»*, le Service protestant de la Radio Suisse Romande (RSR) a publié récemment un coffret de trois CD (prix: 48.- frs), riches de nombreux éléments d'archives, composant le portrait sonore de neuf personnalités religieuses du monde entier, dont celui de Khomeiny présenté ci-dessus, qui ont profondément marqué le XXe siècle. Ces documents sont passionnants; n'hésitez pas à vous les procurer (distribution: Disque Office).



TOUT NU?

- Mais, que fais-tu comme ça, nu comme un ver? Vite, entre, qu'on ne te voie pas!

- Oui, s'il-te-plaît, cache-moi et ne sors pas: c'est trop dangereux.

- Tiens, prends cette tunique. Qu'est-ce qu'on entend là-bas: une manif, une bagarre? Et la police qui intervient si tôt le matin...

- Tu ne crois pas si bien dire. On dormait dans le jardin, entre les racines des oliviers; tu aurais dû voir: bâtons, épées, une vraie mêlée.. Le sang qui coulait, la panique, et tout le monde qui fuyait.

- Calme-toi et arrête de trembler. Ça va, tu es en sécurité...

- Et le pire, tu sais, le pire... Je n'arrive pas à le dire... Le monde est vraiment pourri, même les amis! L'argent, le pouvoir, gagner, et la peur aussi, voilà bien des poisons; tout le monde tombe dans le panneau, même nous, même moi.

- Ne pleure pas, viens-là que je te réchauffe et te rassure un peu.

- Merci, merci de ton amitié.

- ... Mais qu'est-ce qui s'est passé en fait?

- Ecoute, ils sont arrivés: les soldats, les policiers, les chefs, et lui - c'est pour ça qu'il était parti dans la nuit... Voilà qu'il lui donne un baiser comme d'habitude, l'air de rien. Et d'un coup, tous lui sautent dessus, comme sur un dangereux personnage.

- Mais sur qui?

- Sur Jésus!

- Ils l'ont emmené?

- Oui, et je crois bien que c'en est fini du beau rêve... Assassiné! J'ai voulu m'enfuir mais ils m'ont attrapé aussi; je ne leur ai laissé que mes vêtements, et mes lambeaux d'espoir. Jésus, lui, est resté digne et calme. Il a même recollé l'oreille du serviteur du Grand-Prêtre que Pierre avait coupée avec son épée en voulant le défendre (Luc 22, 47).

- Jusqu'au bout, il reste le même! C'est fou, un homme comme ça.

- Ne pas attaquer avec l'épée, qu'il a dit, pour ne pas mourir par l'épée. En attendant...

- On l'aurait cru plus fort! Maintenant, ils l'ont emmené. On sait bien ce que cela veut dire...

- C'est toujours ainsi quand on fait confiance! On baisse sa garde, on laisse son cœur s'ouvrir; on se prend à y croire, et paf! On s'enfuit tout nu, en y laissant des plumes.

- Mais, dis-moi, sans ça la vie aurait-elle encore un sens?

- Moi, je me suis enfui, et maintenant j'aimerais mourir aussi. Parce qu'ils vont le tuer, c'est sûr.

* * *

Plus tard...

- Tiens, je te ramène ta tunique, je ne veux plus de souvenirs!

- Viens, on va faire un tour, ça nous fera du bien.

- Shalom, si on peut encore le dire, vous venez avec nous? Autant être ensemble, c'est comme si lui était encore avec nous...

- Quelle misère! Comment chanter sur une terre étrangère? Mais que faire

d'autre que de crier à Dieu? Il nous trahit et nous n'avons pas d'autre recours que lui!

- Shalom, mes amis, c'est moi, je suis là, avec vous, et vous avec moi!

- Toi? Jésus?...

- Tu nous rejoins dans notre nudité, notre fuite et notre maladresse, dans la violence de l'épuisement, de la peur et de la révolte.

- Ouf! Nous ne sommes plus abandonnés, la joie revient avec ta présence.

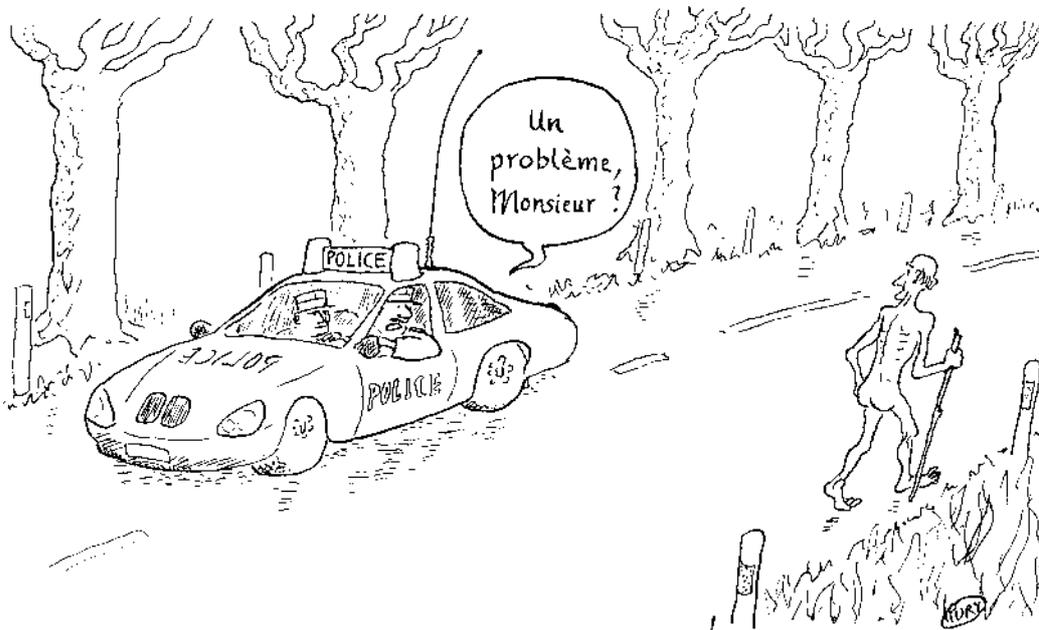
- Toi, Jésus, c'est aussi sans tunique que tu es parti, tu fais du tombeau une naissance, de la nudité une rencontre, de la misère un partage et de l'injustice un chemin.

- Je reviens pour être avec vous tous les jours, je vous en donnerai des signes.

- O Jésus, j'écrirai, je dirai ton histoire, je la vivrai. Shalom!

Jeanne-Marie Diacon

(d'après Marc 14, 51 et 16, 14-18) ■



Livres

Ramuz en Engadine

Quand on lit le roman d'Oscar Peer, on ne peut s'empêcher de penser à l'auteur, entre autres, de *Derborence*. Est-ce dû au décor - un village de montagne où la vie est rude et austère -, au personnage central - un homme de la terre et de la forêt, braconnier à ses heures? Ou encore, et pour une bonne part, à la remarquable traduction de Marie-Christine Gateau-Brachard? Il faut pratiquer le romanche pour pouvoir en juger. Mais dès que nous entrons dans le livre, nous sommes pris par une atmosphère particulière, très dense, qui ne nous lâche plus jusqu'à la dernière page.

Simon a 65 ans. Le récit commence à son retour au village après trois ans de prison,

suite à un bête accident de chasse. La justice l'a rendu responsable d'homicide par négligence. La victime, un collègue et ami, tapi dans un fourré, avait été confondu avec un cerf. Simon, aujourd'hui, n'a plus rien. Sa femme est morte, sa maison, propriété d'une lointaine parente, a été vendue avec l'étable et les prés qui le faisaient vivre. Il est l'objet des regards pleins de suspicion et de jugement des villageois.

L'auteur se refuse pourtant à céder au pathétisme. Il nous fait suivre pas à pas ce retour dans la vie à travers un récit sobre, direct, aux phrases courtes et précises, bien ciselées. Certes, le drame est partout perceptible, mais il s'inscrit dans le quotidien du village. Simon reste seul avec ses souvenirs. Il rencontre toutefois quelque sympathie chez de rares amis, comme les citadins qui ont acheté sa maison, ou

comme Otto, un garçon de huit ans, qui l'accompagnera dans ses travaux de bûcheronnage. En effet, l'automne venu, Simon s'engage dans une coupe de bois. Le sort l'a fait tomber sur un lot difficile, perdu dans la montagne, sur une pente escarpée et dangereuse. Simon y voit l'occasion d'un rachat, d'une intégration dans la société. Il se lance éperdument, seul pendant des semaines, dans le maniement de la cognée, de la scie et du pic. «*Comme le temps passe, inexorablement! Des visages, des regards, des voix viennent vers toi, restent un moment et te tiennent compagnie; puis ils passent, s'évanouissent. Et tu ne peux plus rien rattraper.*» La lutte contre les arbres, les rochers et la neige est inégale. L'accident attend Simon «tout en bas du dévaloir». Il est pris sous un amas de troncs. Retrouvé le lendemain, il est ramené en piteux état dans sa cahute. Incapable de parler, il réserve son dernier sourire à Otto, ce gamin qu'il ne s'attendait plus à revoir. «*Le garçon est resté près de lui... Pourtant, il doit y avoir encore quelqu'un d'autre. Il sent une ombre, tout près de lui, là sur le seuil, quelqu'un qui l'attend. Est-ce qu'il se trompe? Mais peut-être est-ce l'un de ceux qui s'approchent doucement de lui, aimables, venant de la clarté violette de la nuit.*»

Ce livre est paru dans sa version originale en 1978 déjà. A l'occasion du dernier Salon du Livre de Genève, il a été distingué, à juste titre, par le jury des auditeurs de la Radio romande. Il est le premier de cet auteur à être traduit du romanche en français. Souhaitons que ce ne soit pas le dernier.

Michel de Montmollin ■

Oscar Peer, *Coupe sombre*, Ed. Zoé, 1999

Le chant du désert

Bien que décédé au début des années 30, le Libanais Khalil Gibran reste une valeur sûre en librairie grâce à deux ouvrages subtils dans lesquels poésie élégante et sens du récit se marient harmonieusement: «*Le prophète*» et «*Le jardin du prophète*». Ces qualités ont incité aujourd'hui les Editions Sindbad/ Actes Sud à rééditer un recueil de quatre de ses nouvelles intitulé «*Les esprits rebelles*».

Le Moyen-Orient, on le sait, a de tradition un goût prononcé pour les contes. Même s'il est parti tôt vivre aux Etats-Unis, Khalil Gibran restera sa vie durant imprégné de la culture dans laquelle il a baigné à l'origine. Avouons-le d'emblée: les intrigues qu'il met en scène, pour gentille(tte)s qu'elles soient, ne constituent

pas, loin s'en faut, l'avantage premier du livre. Non qu'elles ennuiant le lecteur, mais elles relèvent d'une litté-

rature, dite «à grand-papa», dont il faut bien convenir qu'elle a fait son temps. Non! L'intérêt que suscitent *Les esprits rebelles*, c'est la langue. Gibran est un charmeur, qui dispose en sa plume d'une arme redoutable pour envoûter quiconque le laisse entamer son récit. Dans son sillage, l'imaginaire aime à emprunter des chemins de traverse, en ignorant où ils conduiront. Et l'âme qui papillonne, qui pirouette, s'enivrant au parfum des métaphores. Les histoires, répétons-le, ne sont, à la limite, que prétexte. Prétexte au plaisir de raconter, de créer une musique des mots - musique polémiste parfois, notamment à l'endroit de la rigueur arbitraire, du religieux, du social. Et l'on en souhaiterait presque que cela dure... mille et une nuits! Gibran est un artiste, un dentelier du verbe, qui sait donner une couleur, une substance à l'invisible, une forme à la beauté et au bonheur!

Laurent Borel ■

Khalil Gibran, *Les esprits rebelles*, Ed. Sindbad/ Actes Sud, 2000





Paradisique

«Les jeunes se déplacent en masse jusqu'à Rome, mais ils ne s'intéressent pas à la vie de leur Eglise...» Les médias comme les ecclésiastiques semblent dépassés par le divin succès des Journées Mondiales de Jeunesse, organisées par un pape vieillissant, mais gardant l'intuition de la jeunesse. Mais peut-être ce vénérable G.O. a-t-il compris ce que la plupart de nos paroisses n'osent pas regarder en face: nos contemporains se mobilisent pour des événements ponctuels plutôt que pour assurer la pérennité d'une Eglise qui leur reste essentiellement indifférente. A nous d'inventer de nouvelles formes de vie chrétienne qui puissent aller au-delà d'un mouvement de foule!

Méditation

Beau symbole

L'autre soir, après un orage, j'ai vu un arc-en-ciel sur le lac. Ce symbole de réconciliation et de pardon est une belle image pour le chemin que doivent parcourir les deux côtés qui sont en rupture. Ce chemin n'est pas toujours facile. Nous y trouvons toutes les couleurs. Il y a un rose tendre, un orange clair, presque éblouissant, un vert d'espérance, mais aussi un jaune du rire du même nom et un violet menaçant.

Pour faire le premier pas, il faut pousser un peu: ça monte. Pas toujours aisé. Mais une fois en haut, on a une belle vue. Et c'est beau quand on y rencontre l'autre, qui a fait le même chemin pénible en partant depuis son point de vue. Lui aussi a dû surmonter toutes les peines de la montée et tous les mélanges de la palette des couleurs et des émotions.

Et là-haut, sur la pointe de l'arc-en-ciel, nous allons partager nos peines et nos joies de la réconciliation. Nous allons pleurer du mal que nous nous sommes fait, crier notre colère surmontée, dire nos craintes liées à l'avenir commun - et rire et partager notre joie des retrouvailles. Et nous allons nous remettre entre les mains de Celui qui nous a offert la possibilité du pardon, Celui qui nous a fait alliance et qui a parcouru avant nous ce chemin coloré et difficile, plein de promesses, plein d'espérance.

Ellen Dunst ■

Fait de société

Les femmes suisses en Synode

Un Synode suisse des femmes, deuxième du nom, se tiendra le 28 octobre prochain à Bienne pour examiner «*Le travail dans tous ses états*». Les participantes s'emploieront à démasquer les mythes à propos de l'argent et de la famille, à discuter de compétences et de partage des rôles, et à dénicher des champs d'action pour la réalisation de l'égalité des sexes dans la vie quotidienne et la répartition plus équitable du travail dans la société et au sein de l'Eglise.

La manifestation sera tenue en deux langues (all./fr.) et se fera l'écho des réalités du travail des Suisses allemandes et Suisses romandes, ainsi que des femmes migrantes. Le programme prévoit notamment divers exposés et ateliers créatifs et informatifs. Toutes les femmes intéressées seront les bienvenues (ni déléguées, ni représentantes d'organisations n'auront la priorité). Renseignements et inscriptions: tél. 032 329 50 83. (com.)

Proposé aux paroisses réformées de la Suisse romande, le Calendrier paroissial revêt une double valeur:

- Par la qualité de ses douze reproductions d'art en couleur et sa mise en page claire et aérée, il se présente comme un cadeau agréable de fin d'année. Le thème de l'année 2001 est *Les jours de la Création*, orné d'œuvres de différentes époques, avec des versets de Genèse 1 et de brefs commentaires.

- Par ses bulletins de versement interfoliés, il vous offre la possibilité de dons réguliers en faveur de votre paroisse, au rythme qui vous convient.

Vous apprécierez à coup sûr ce nouveau calendrier et en ferez bon usage. Si vous ne le recevez pas, merci d'en parler à un responsable de votre paroisse!

Pour le comité d'édition: Robert Tolck, pasteur

Infernal

Films, BD, jeux, gadgets, les Pokemons sont partout! Le chrétien responsable pourrait se rebeller contre ce produit calibré pour durer le temps d'une vague, comme la plupart des modes. Pourtant, des milieux intégristes préfèrent risquer la carte plus puissante du démon: «Cet univers est conçu pour faire entrer les enfants dans le monde de l'occultisme et de la violence; l'atout du diable pour le nouveau millenium...» Quand la méfiance prend le pouvoir, la vie devient un enfer. On a l'univers qu'on mérite. Mais pour les enfants comme pour les adultes responsables, l'ouverture à la vie et la réflexion critique restent des cartes à jouer.

Rendez-vous

Suite de la page 17

Un peu d'éthique dans la jungle

Des résultats plus qu'encourageants

L'amélioration quantitative des revenus pour les producteurs mise à part, on peut également noter des effets qualitativement positifs. D'abord, la notion de commerce équitable s'est affirmée: dans la démarche du développement durable, par exemple, l'effet du pré-financement est souvent plus important que celui du prix majoré. Ensuite, l'ouverture des marchés pour les producteurs permet des contacts directs avec les importateurs européens, ce qui supprime l'emprise des intermédiaires. Ensuite, en conséquence du prix minimal garanti, les importateurs peuvent exiger des

«L'idée que le commerce Nord-Sud doit intégrer les coûts réels prend forme. Max Havelaar le démontre de manière exemplaire»

produits d'excellente qualité, ce qui améliore leurs chances d'écoulement. Enfin, les primes pour les produits biologiques et les exigences de diversification permettent de préserver l'environnement. Le nombre des partenaires de Max Havelaar qui se convertissent à la culture biologique va croissant. A l'avenir, forte de ses ventes exceptionnelles de 1999 (62, 2 millions de francs, soit une croissance de 30% par rapport à 1998), la fondation pense pouvoir s'autofinancer; grâce au succès rencontré, Max Havelaar pourra renforcer sa fonction d'instance de certification, investir dans le développement de nouveaux projets et intensifier les contrôles de qualité.

Les oiseaux de mauvais augure se sont trompés.

Contrairement à leurs prévisions, le commerce équitable jouit d'une popularité grandissante. Le résultat est là: Max Havelaar lui a ouvert les portes des grandes surfaces. Le concept est diffusé dans les médias et accepté par les consommateurs, qui semblent de plus en plus nombreux à être attentifs au mode de production et à accepter de payer un prix plus juste. L'idée que le commerce Nord-Sud doit intégrer les coûts réels prend forme. Max Havelaar le démontre de manière exemplaire, mais beaucoup reste à faire pour s'affirmer sur un marché marqué par une concurrence féroce. La démarche de la fondation représente une alternative intéressante au «profit à tout prix»; elle a

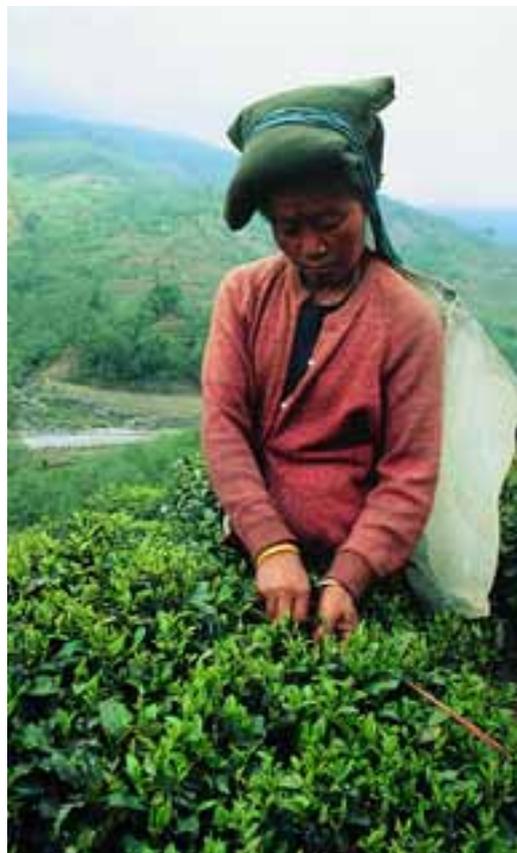


Photo: Didier Deriaz

l'immense mérite de montrer qu'il est possible, et même rentable, de travailler dans le respect et la dignité.

Corinne Baumann ■

JAB/P.P.
2002 Neuchâtel

RETOUR: EREN,
case 531, 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)